

15003429

ACADÉMIE DE SAVOIE

La Savoie

Littéraire et Scientifique

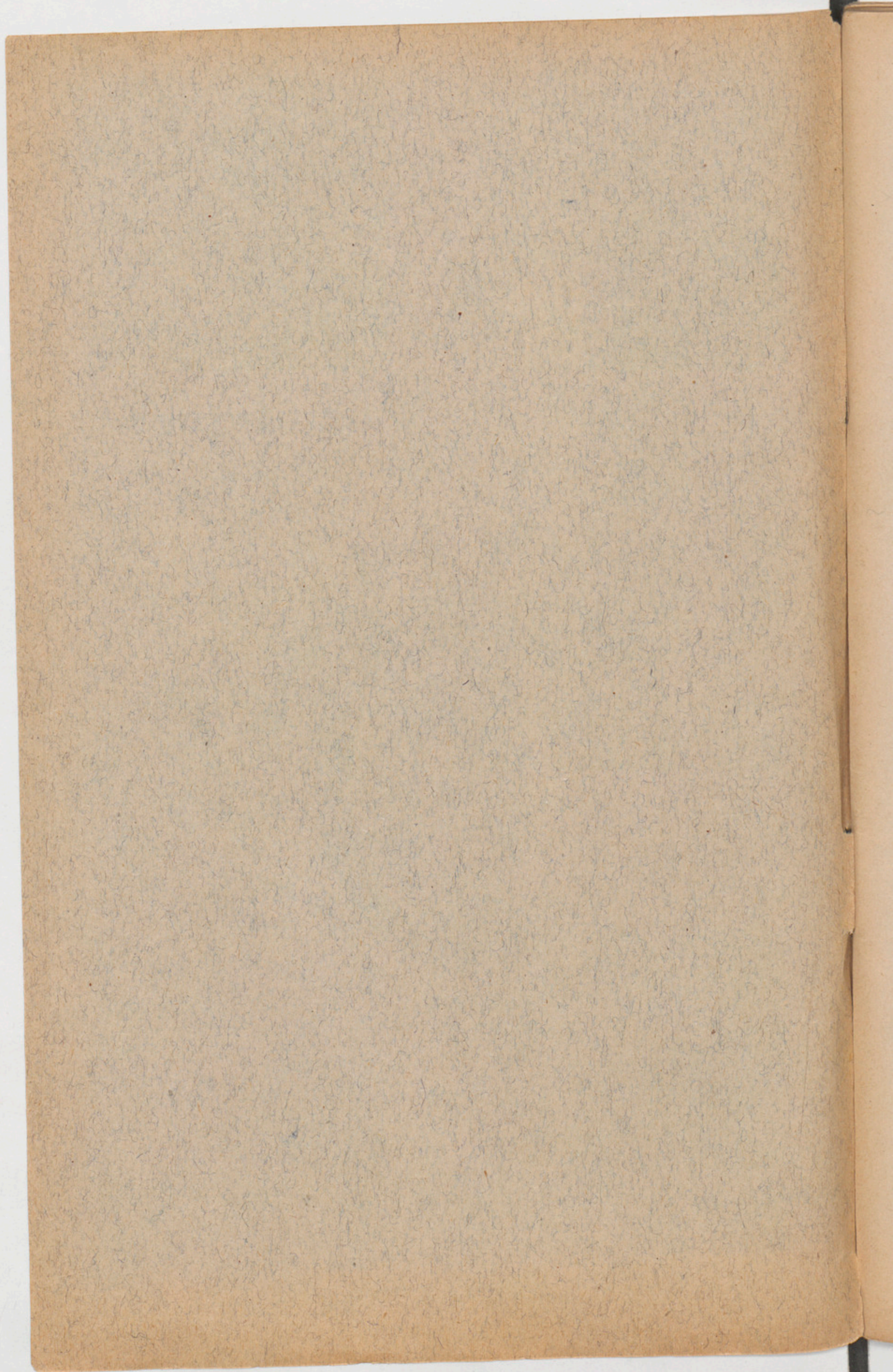
18^e Année. — Année 1924 — 2^e Trimestre



CHAMBÉRY

Imprimeries Réunies, 3, rue Lamartine

1924



La Savoie

Littéraire et Scientifique

Revue Trimestrielle

publiée

Sous le Patronage de l'Académie de Savoie

18^e Année — Année 1924 — 2^e Trimestre

SOMMAIRE

- M. D'ARCOLLIÈRES. — *Procès-verbal de la Séance publique du 3 juillet 1924.*
Abbé COMBAZ. — Discours de réception : *La Géologie et l'Histoire.*
J. RÉVIL, ancien Président. — *Réponse au Discours de réception de M. l'abbé Combaz.*
C^t DE LANNOY DE BISSY. — Discours de réception : « *Le Caractère Savoyard* ».
Em. DENARIÉ, Président. — *Réponse au Discours de réception du C^t de Lannoy de Bissy.*



CHAMBÉRY

Imprimeries Réunies, 3, rue Lamartine

1924

Prix des Publications de l'Académie

Prix des *Mémoires* : 7 fr. 50 le volume.

Prix des *Documents* : 10 fr. le volume.

Prix des *Albums* : l'Album du tome X de la 2^e série, 12 fr.; l'Album du tome XII de la 2^e série, 15 fr.; l'Album du tome IV de la 3^e série, 11 fr.; l'Album du tome XII de la 3^e série, 10 fr.

Prix de *La Savoie littéraire et scientifique* : abonnement annuel, 5 fr.; le N^o, 1 fr. 50.

Pour obtenir les publications s'adresser à M. FÉLIX-NAIX, Secrétaire copiste de l'Académie, 5, rue du Château, à Chambéry, ou à la *Librairie Dardel*, rue des Portiques.

ART. 37 DU RÈGLEMENT

L'Académie n'entend ni adopter, ni garantir les opinions émises dans les *Mémoires* dont elle aura autorisé la publication. Cet article du Règlement sera imprimé en tête de chaque volume de ses *Mémoires*.

LA SAVOIE

LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Séance publique du 3 Juillet 1924

Présidence de M. Emmanuel DENARIÉ, *président*.

Au mois de janvier dernier, l'Académie recevait ici en séance publique, grâce à l'amabilité de M. le Maire, M. de Fonclare appelé au nombre de ses membres effectifs. Aujourd'hui double sera la réception et c'est avec le même empressement que M. le Maire a mis à sa disposition la même salle, ornée et décorée avec goût comme ses alentours des plantes et des arbustes des serres de la ville.

M. le président est entouré par la plupart des membres effectifs de l'Académie, MM. Arminjon, Briot, le chanoine Burlet, Mgr Costa de Beauregard, MM. Maurice Denarié, de Fonclare, Grange, le comte Amé d'Oncieu de la Bâtie, Pérouse, Révil et d'Arcollières, secrétaire perpétuel. Non loin d'eux sont assis le Père Bouchage, membre effectif non résidant, MM. le baron Léon de Crousaz-Crétet, Philibert Falcoz, le vicomte Greyfié de Bellecombe, Mgr Marin, membres agrégés, puis MM. le chanoine Dunoyer et Finet, membres correspondants. Les deux récipiendaires, MM. l'abbé Paul Combaz, professeur au Grand Séminaire, et le commandant de Lannoy de Bissy, ont pris place au milieu de leurs nouveaux confrères.

L'assistance est aussi brillante que choisie. On y remarque, aux places d'honneur, Mgr l'Archevêque de Chambéry, M. le général Madelin, commandant le secteur fortifié de la Savoie, MM. le Maire de la ville, le colonel de la Rupelle, chef d'état-major du général, et le chanoine Monard, vicaire général. M. le procureur général près la Cour d'appel et

Mgr Rebord, vicaire général d'Annecy et membre effectif non résidant de l'Académie, s'étaient excusés par lettre de leur absence.

M. le président inaugure la séance par une courte allocution pour ne pas, dit-il, ajouter un cinquième discours aux quatre qui sont déjà annoncés. Il commence en s'appuyant sur une citation de Piron, ce qui lui permet d'adresser des remerciements et des compliments, d'une allure fort spirituelle, à ses auditeurs, — ses invités comme ceux de la Compagnie.

La parole est donnée à M. l'abbé Combaz. Elle fait connaître qu'il va traiter d'« une science du passé, la Géologie, véritable « Histoire » naturelle. En exprimant sa reconnaissance à la Compagnie qui vient de lui ouvrir ses portes, il place modestement cette décision sous l'égide de trois de ses membres, le cardinal Billiet, le chanoine Chamousset et le chanoine Vallet. Il dit leurs mérites, les traces qu'ils ont laissées, et il ajoute que c'est grâce au dernier surtout que s'est révélée la vocation de celui qui va tout à l'heure lui répondre, M. Révil, « en qui depuis bientôt cinquante ans « s'incarne la géologie en Savoie et dont le nom restera « attaché à l'histoire géologique des Alpes » ; car notre sol a son histoire que la géologie voudrait raconter.

Il n'est plus le temps où celle-ci n'avait qu'un rôle tout pratique touchant l'extraction du charbon, le percement des tunnels, la captation des eaux sans oublier les éboulements de montagnes, les éruptions de volcans et autres catastrophes de ce genre. Depuis un siècle, elle s'est éveillée à des ambitions nouvelles. Elle veut nous faire connaître un passé prodigieusement lointain, mystérieux et mouvementé : le passé de la Terre, de la planète où l'homme fut jeté, sur le soir, après la tourmente, quand les océans étaient sertis en place, alors qu'ils se sont constamment déplacés à la surface de la terre, quand les montagnes étaient figées, alors qu'elles naissent, vieillissent et meurent, malgré leur apparente fixité. Qui racontera tous ces événements lents ou brusques ? La Géologie.

La Géologie est présentée ici pour ses affinités avec l'Histoire. « Petite science conjecturale », a été qualifiée

l'Histoire. Le reproche pourrait également atteindre la Géologie, s'il était fondé.

La science du passé appartient à l'une et à l'autre, et ce passé n'est connaissable que par les traces ou documents qu'il a laissés. L'Histoire, dit-on encore, est un perpétuel recommencement. Si l'on entend par là que les mêmes causes, d'ailleurs en petit nombre, agissent toujours dans le monde, le géologue n'y contredit pas. Leur action constante dans l'espace et la durée explique seule, en géologie et en histoire, le retour d'événements du même genre et fonde l'espoir du savant d'en saisir le rythme, l'enchaînement et les lois. Ces causes sont loin d'avoir agi dans des conditions identiques à travers les âges.

Les phénomènes géologiques ou historiques ne se reproduisent donc jamais rigoureusement les mêmes. Ils s'imitent seulement : il n'y a pas répétition, mais recurrence. Ainsi il n'y a pas deux de ces événements qui se ressemblent tout à fait.

Ici commence une longue dissertation amenant l'auteur, qui se demande quel sera l'aspect de la terre dans quelques milliers de siècles, à rechercher les archives du géologue dans les strates, lits ou bancs de rochers dont les époques sont précisées par les fossiles, objets de la suite de cette étude au cours d'un certain nombre de pages. Par quelles vicissitudes les fossiles ont-ils passé ? Là où ils ne se retrouvent pas, on a recours à l'examen des galets contenus dans les conglomérats ou les brèches, et l'on met alors à contribution la pétrographie, la minéralogie, — la plus ancienne des sciences géologiques.

« Pour qui sait lire dans leur physionomie », les strates avouent leur âge, racontent leur histoire, à commencer par leur origine. Ils disent et comment ils se sont formés : au large ou sur le littoral, dans une mer profonde ou sur un haut fond quelconque, en eau douce ou sur la terre ferme. Intervention de la tectonique, la plus jeune des sciences auxiliaires de la géologie, précédée par la pétrographie, la paléontologie et la stratigraphie. Elle décrit les mouvements et les bouleversements subis par les strates qui n'ont pas conservé leur disposition initiale. Telle l'anomalie de

Petit-Cœur en Tarentaise, à propos de laquelle il y eut une lutte de trente et plus d'années dont sortirent vainqueurs les géologues alpins. Alors fut substituée aux soulèvements et aux failles ou cassures la Théorie des plissements et des refoulements horizontaux. La jeune école à laquelle appartient M. Révil a eu la gloire de mettre par là en lumière la véritable architecture des Alpes.

Dans sa troisième partie, terme de sa tâche, le récipiendaire coordonne les matériaux de la synthèse de la géologie, non sans continuer à rechercher les points de contact de cette science avec l'histoire. Il entre dans des détails appropriés au sujet : il emploie les mots, les termes techniques et, avec de profondes considérations philosophiques, il retrace l'histoire des Alpes, vraiment instructive et attrayante : contraction de l'écorce terrestre, phase de plissement et de surrection de la chaîne, série de poussées venues du sud-est. « A mesure que les Alpes émergent, les « agents d'érosion s'en emparent et leur histoire entre pour « lors dans une nouvelle phase, la dernière : celle de leur « nivellement et de leur disparition progressive et lente. »

« La Terre a son passé », déclare l'orateur dans sa péroraison. « Après avoir été une nébuleuse informe, elle était « parmi les astres errants dans l'espace une étoile, et n'avait « pas encore de rides. Bien des mystères planeront toujours « sur cette lointaine enfance du monde. Quoi qu'il en soit, « les temps géologiques venant s'intercaler entre les temps « héroïques d'une part et les temps astronomiques de « l'autre, une avenue magnifique (à explorer) s'ouvre devant « la science vers l'origine des choses, où la raison d'accord « avec la Foi place le Créateur et son premier geste. »

Ce résumé d'un discours dont les dernières lignes omises ici, comme beaucoup d'autres ailleurs, par nécessité, ont ému les auditeurs tout autant que certaines pages avaient déjà retenu leur attention. Le genre spécialement sérieux du fond s'est fort heureusement allié à une forme toujours agréable, souvent même poétique. Les ornements ainsi répartis ont parfaitement estompé ce qui semblait çà et là devoir se présenter avec un certain caractère de sécheresse, sinon d'aridité.

M. Révil, président de l'Académie il y a quelque quinze ans, répond à M. l'abbé Combaz. Ses aptitudes scientifiques que ce dernier vient de faire ressortir le désignent assez pour remplir un pareil rôle. A son tour, il rend hommage au cardinal Billiet et aux chanoines Chamousset et Vallet, sans laisser dans l'ombre Mgr Rendu, évêque d'Annecy, qui trouvait en 1841 la théorie véritable des glaciers, la cause et les lois du mouvement séculaire des glaces. Après avoir rappelé ce que chacun d'eux a fait pour la science, il présente au public d'élite qui assiste à la réunion, les recherches du récipiendaire sur les phénomènes de la période quaternaire, dernier chapitre de cette *Histoire de la terre* dont il vient de tracer les grandes lignes. « Intéressante « entre toutes, cette période se caractérise par l'apparition « de l'homme et par le grand développement que prirent « les glaciers dans nos régions montagneuses. »

Or une découverte sensationnelle est venue modifier de fond en comble ce chapitre de l'Histoire de la terre. « C'était la reconstitution de plusieurs périodes glaciaires à l'époque quaternaire, qui prenait la place de l'unique période glaciaire des anciens géologues. »

La recherche des faits se rapportant à ces glaciations successives s'est particulièrement imposée au récipiendaire. Sa brochure : *Le glacière de la partie supérieure de la Cluse de Chambéry* en a été le fruit. Puis, dans le dessein de continuer l'étude du problème de la multiplicité des périodes glaciaires, il s'est donné pour mission de retrouver des faits analogues dans les massifs des Bauges et de la Chartreuse. De ces deux publications, la dernière a paru dans les Comptes Rendus de l'Académie des sciences de Paris, ainsi que d'autres relatives à la région de Belley.

Pour avoir ensuite temporairement dû renoncer aux études sur le terrain, l'ardeur scientifique de M. Combaz ne s'est pas ralentie. Il a en 1921 à Chambéry pris une part active à la réunion de la Société géologique de France. Après avoir fait ressortir les rares qualités de l'œuvre du savant, M. Révil exhorte ses élèves du Grand Séminaire à employer, à son exemple, leurs loisirs, à cultiver les sciences naturelles et particulièrement la géologie. Il termine son

importante réponse en répétant avec Mgr Rendu les paroles adressées par ce prélat en 1844 à la Société géologique de France pour clôturer sa réunion de Chambéry : « L'alliance « la plus naturelle et en même temps la plus nécessaire « est celle de la Science et de la Religion... Il n'y a qu'un « demi-siècle, un orateur chrétien, se défiant des hommes « de science, leur disait : Arrêtez-vous enfin et ne creusez « pas jusqu'aux enfers. Aujourd'hui, Messieurs, rassurés sur « l'inébranlable constance de notre foi, nous vous disons : « Creusez, creusez encore... Et quand la science aura donné « son dernier coup de marteau sur les fondements de la « terre, vous pourrez, à la lueur du feu qu'il fera jaillir, lire « encore l'idée de Dieu et contempler l'empreinte de sa main. »

M. le président invite M. le commandant de Lannoy de Bissy à prononcer son discours. Le récipiendaire remercie l'Académie de l'avoir accueilli entre ses membres effectifs résidants, honneur auquel il est très sensible et qu'il doit en grande partie aux exemples et aux travaux de son père. Le colonel de Lannoy de Bissy, de l'arme du génie, a compté, en effet, parmi les cartographes du siècle dernier connus même hors d'Europe. Son fils aujourd'hui prendra bien la géographie comme matière à traiter ; mais ce sera la géographie de la Savoie et il aura soin d'y joindre l'histoire de Savoie, parce que ces deux sciences, l'histoire et la géographie, sont deux sœurs inséparables, quoi que prétende une école contemporaine désireuse de transformer la géographie en une science exacte laquelle, mieux comprise, n'aurait plus aucun besoin de l'histoire pour expliquer les grands événements du passé. « Sans doute le caractère et « le rôle d'un peuple dépendent du sol qu'il laboure, de la « place de son pays dans le monde et de la structure même « de ce pays. Sans doute la configuration du sol conditionne « t-elle l'avenir de la cité, mais peut-elle l'expliquer ? » A ce moment, l'auteur entre dans des considérations fort développées qui l'incitent à conclure que la Savoie, placée entre les deux massifs du Jura et des Alpes, est un pays montagneux. La plaine chez elle n'existe, pour ainsi dire, pas ; elle se trouve striée par des arêtes continues et nom-

breuses qui atteignent et dépassent même souvent les mille mètres d'altitude. Par suite, la population a le type uniquement montagnard.

D'ailleurs, partout en Savoie, il faut monter, et cette constatation permet à l'orateur de transporter son auditeur dans les régions élevées de la Maurienne, de la Tarentaise et de la Savoie du nord. Il trace la physionomie des lieux et conte en détail cette vie de chalet qui dure quatre à cinq mois chaque année, et où l'on voit le Savoisien exerçant tour à tour tous les métiers manuels, en attendant de revenir dans la plaine sacrifier parfois en hiver aux occupations intellectuelles. La tournure de son esprit, aussi bien que ses longs séjours sur les hauteurs, entre le ciel et la terre, pour le dire d'un mot, lui donne ce sérieux dont sa façon de procéder avec méthode et loyauté, temporisation et diplomatie n'est que le corollaire. Il a de la malice et une sorte d'humour, ne l'oublions pas. Ses défauts sont les défauts de ses qualités, petits défauts, vraiment bien peu de chose à côté de ses très réelles qualités qui l'ont toujours fait apprécier, même lorsqu'il s'en est allé au dehors, — d'ordinaire avec esprit de retour.

En résumé, la Savoie, encadrée au nord-est par les terres germaniques situées entre les Alpes et le Jura, par les provinces françaises de l'ouest et l'Italie au sud-est, se trouve exactement placée au carrefour de trois civilisations bien différentes, mais dont elle participe finalement. C'est là « le portrait rapidement brossé du Savoyard à l'aide des seules données de la géographie ».

Les données de l'histoire entrent maintenant en ligne. Quelles sont les origines de ces hommes qui habitent la Savoie ? Elles remontent aux Allobroges, aux Ceutrons, aux Celtes ou Gaulois, placés ensuite sous la domination romaine, puis sous celle des Burgondes au sang germanique que les Maures envahissent à leur tour. De là, un va et vient dont la Savoie fut sans cesse le théâtre. Elle hébergea les Français, les Anglais, les Allemands, les Suisses, les Italiens, les Espagnols et même les Arabes, peut-on répéter. En d'autres temps, il y eut à Chambéry qui devint la capitale des Etats de Savoie, — pour n'être ensuite qu'une

préfecture de 3^e classe, — de nombreux et brillants passages de princes, de princesses, de ministres, de prélats, sans oublier les passages incessants de troupes étrangères. C'est ainsi que l'histoire en dehors des circonstances géographiques aide à expliquer comment un petit peuple a pu tenir une grande place dans le passé. L'appréciation, pour être complète, ne saurait négliger l'étude des annales de la dynastie qui se rattache à lui par la communauté du nom et par une vie commune de huit siècles. La partie politique des pages qui suivent est fort intéressante. On voit que l'auteur a étudié sa matière relativement aux souverains tout autant qu'à leurs sujets et puis vient, il faut l'ajouter, la partie sentimentale. A la sollicitude des uns, de ceux qui commandent, correspondent chez les autres l'estime et la confiance, qui ont été certes bien réciproques. De cette confiance à la fidélité, au dévouement et à l'amour, il n'y a qu'un pas. Il se fit bien voir, lorsque le régiment de Maurienne, dissous ici dans l'automne de 1792, alla, à travers les neiges, se reformer à Suse aux mois de janvier et de février suivants. Actuellement, c'est le nom de Savoie qui, depuis que cette province a été réunie à la France, résume tout son amour. Il demeure son bien, comme la religion à laquelle il se fait gloire d'appartenir. Et sans doute, si l'on a parfois un peu accusé le Savoisien de scepticisme, ne pourrait-on pas observer que ce sont les vicissitudes renouvelées, — souvent son partage, — qui l'ont amené à ne voir d'immuable que son pays dont les aspects ne peuvent varier ?

L'hommage rendu aujourd'hui à la Savoie par un de ses enfants fait, en ses développements, comprendre comment elle a su se différencier de ses voisins, conserver au cours des siècles sa physionomie propre et avoir, dans le monde, grâce encore à ses hommes illustres, une position qui ne saurait que se conserver, si elle persiste à y consacrer son esprit, ses facultés, ses efforts.

Les marques d'approbation données à cette lecture d'une allure à la fois primesautière, originale et instructive, se manifestaient encore, lorsque M. le président a prélué à la suite de sa réponse par ces mots affables et bien en

situation : « Au cours de cette mémorable séance du 3 juillet 1924 où l'Académie de Savoie vient de faire une double et si profitable acquisition, vos auditeurs viennent de faire un fort agréable voyage à travers nos régions alpêtres. Après M. l'abbé Combaz qui en a déchiré l'écorce pour nous en montrer la lente et perpétuelle évolution à travers les âges, avec vous nous sommes remontés à la surface. — Nous voilà donc amplement renseignés, et pour que la leçon fût complète, il n'a manqué qu'un physicien pour nous dire ce qui se passe sur nos têtes ; mais là nous trouverions surtout les nuages qui sont un peu la demeure des poètes. La poésie dans son sens profond, comme dans tout ce qu'elle a de puissance évocatrice, se dégage actuellement des spectacles qui viennent de défiler sous nos yeux, nous la sentons aussi dans le sentiment généreux et élevé qui a dirigé vos travaux respectifs, et j'ajoute que la forme élégante dans laquelle ils nous ont été présentés n'a fait qu'ajouter à notre plaisir. »

M. le président s'excuse auprès de son nouveau confrère de n'être pas, pour lui répondre, un géographe comme lui. « De la configuration du sol, objet de vos premières études, continue-t-il, vous avez été amené à celle de la race ou plutôt des races qui, par suite d'anciennes migrations, et de continuels greffages, s'y sont successivement acclimatées. » Or la famille de Regnauld a appartenu dans le passé — et encore maintenant — au Lyonnais tout autant qu'à la Savoie où elle s'est transplantée dès le xvi^e siècle. Il y a donc plus de quatre cents ans qu'en ce pays de Savoie elle est venue occuper des situations en vue dans la haute Magistrature, le Clergé, l'Armée et jusque dans l'entourage des souverains. Ce sont bien, d'un autre côté, les goûts et les études en géographie du père du récipiendaire, récompensées par la rare médaille d'or de la Société de géographie de Paris, qui ont décidé de la carrière de celui-ci. Appliqué pendant quatre ans à la révision de la carte d'état-major, chargé entre temps de missions délicates en Europe et en Asie, il fut, pendant la guerre, attaché au service cartographique, et ce ne fut pas sans périls qu'il exécuta de nom-

breuses vues panoramiques, constatées par d'élogieuses citations. D'autres travaux graphiques, des études de critique historique, — la plupart concernant la Savoie, — ont dès lors absorbé les loisirs du commandant de Lannoy de Bissy. M. le président apprécie maintenant d'une façon particulière son discours d'aujourd'hui. Il en loue l'ordonnance et les qualités qui font ressortir le caractère savoisien tel que la nature et le sol l'ont formé. « Il n'est personne « d'ailleurs, remarque-t-il, qui n'adhère à ce qu'il vous a plu « de nous faire entendre ; car toutes les belles qualités que « vous avez prêtées à la race savoyarde, sont des qualités « bien françaises », — encore que, s'il est permis de le noter, les deux nations n'aient pas toujours suivi la même voie et ne les aient pas toujours mises en évidence de la même manière.

Il était presque 6 heures et 1/2 quand M. le président remerciait de nouveau les invités de la Compagnie d'avoir bien voulu se rendre à son invitation et d'avoir témoigné aux orateurs, et à lui tout spécialement en dernier lieu, l'intérêt et l'agrément dus à leurs lectures variées et importantes à la fois.

Le Secrétaire perpétuel,
D'ARCOLLIÈRES.

Abbé P. COMBAZ

Professeur au Grand Séminaire de Chambéry

GÉOLOGIE et HISTOIRE

Discours de Réception à l'Académie de Savoie

Séance solennelle du 3 Juillet 1924

Monseigneur ⁽¹⁾, Mesdames, Messieurs,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Académie de Savoie est accueillante pour les géologues. A la suite du chanoine Billiet, l'un de ses membres fondateurs, elle ouvrit successivement ses portes, à l'abbé Rendu, au chanoine Chamousset, à l'avocat L. Pillet, au chanoine Vallet, tandis qu'elle les entr'ouvrait à l'ingénieur Lachat, au professeur Hollande.

Ces noms — et je n'ai cité que les morts — jalonnent une tradition dont jusqu'ici la vénérable Compagnie pouvait être fière. Les passer sous silence, lorsqu'il s'agit de Géologie alpine, serait assurément méconnaître quelques-unes de ses gloires.

Deux d'entre eux, si je ne me trompe, le cardinal Billiet et le chanoine Chamousset, avaient débuté au Grand Séminaire de Chambéry par l'enseignement de la philosophie et des sciences, auquel un troisième, le chanoine Vallet, consacra sa vie.

Dans cette tâche, où de loin je leur succède, je ne songeais qu'à m'inspirer de leurs exemples, lorsque vous m'avez offert, Messieurs, de venir également occuper ici leur place.

(1) Mgr Castellan, archevêque de Chambéry.

J'ai beau relire les Mémoires de l'Académie de Savoie et remonter à travers son histoire jusqu'à la « période primaire », je ne trouve rien en dehors de leur souvenir qui puisse justifier l'honneur que vous me faites. Aussi, je vous dois un double merci.

L'un d'eux, le chanoine Vallet, m'a tenté, lorsque j'étais en quête d'un sujet de discours pour cette inévitable séance. Il m'eut été agréable, certes, d'évoquer aujourd'hui cette figure de savant et de prêtre. Mais l'abbé Vallet, dont Ch. Lory louait l'esprit pénétrant et lucide, disant qu'il était à sa connaissance l'un des rares géologues qui ne s'était jamais trompé, l'abbé Vallet eut le triple tort, qui ne laisse pas d'embarrasser un panégyriste novice, d'être un modeste, de trop se fier à sa mémoire et de mourir jeune. La plus grande partie de son œuvre se dérobe, en effet, sous le couvert d'une collaboration avec Lory et Pillet à cette « Carte Géologique de la Savoie » parue en 1869 et fort appréciée à l'époque par les sociétés savantes. Avec ses 32 teintes figurant les terrains alors connus dans la région, elle fut presque saluée comme un chef-d'œuvre, j'allais dire, comme la première apparition du jour sur les Alpes.

Outre cette carte et sa notice explicative, on a de l'abbé Vallet deux Comptes Rendus à la Société Géologique de France et quatre Mémoires à l'Académie de Savoie ⁽¹⁾. C'est peu, dira-t-on ; c'est assez cependant, pour nous convaincre de ce que la science pouvait attendre de ce chercheur infatigable, si sa vie se fût prolongée de quelques lustres. L'un de ses Mémoires relate sa découverte de l'Infra-Lias, à Avicules ⁽²⁾, dont M. Termier soulignait naguère l'importance en Géologie alpine ⁽³⁾. Un autre sur la « Craie Blanche des Environs de Chambéry » ⁽⁴⁾ témoigne d'une telle sûreté de vue, d'une telle avance sur la science du temps, qu'on n'y trouve encore rien à changer à l'heure actuelle. C'est dire

(1) W. Kilian et O. Nicoud : *Répertoire de la Bibliographie géologique du Sud-Est de la France*, page 307, nos 5916 à 5922, sous le titre Vallet (l'abbé).

(2) *Mém. Acad. de Savoie*, 2^e série, V, 1862, p. xxx.

(3) *Mém. Acad. de Savoie*, 2^e série, II, 1862, p. 385.

(4) P. Termier : *A la gloire de la Terre. Souvenirs d'un Géologue : A propos d'H. Lachat*, p. 31.

combien fut regrettable chez l'abbé Vallet ce dédain de la publicité, qui nous expose aujourd'hui à méconnaître en lui un savant de premier ordre.

Aussi, je ne me sépare qu'à regret de cette physionomie attachante, d'autant plus que nous lui devons une vocation : celle de l'homme qui depuis bientôt cinquante ans incarne la Géologie en Savoie. Pour M. Révil, en effet, la Géologie n'est pas une carrière au bout de laquelle on prend sa retraite ; mais bien une vocation, à laquelle on se donne avec un enthousiasme qui, chez lui, n'a pas connu comme nos montagnes de période glaciaire. Ces montagnes, vous savez qu'il les a parcourues, interrogées ; ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'elles lui sont devenues un piédestal d'où on l'aperçoit de loin, quand, de Paris ou d'ailleurs, on vient étudier les problèmes qu'elles recèlent dans leurs flancs ou soulèvent sur leurs cimes. Ses deux livres sur « les Chaînes Jurassiennes et Subalpines de la Savoie »⁽¹⁾ ; ses « Etudes sur les Alpes occidentales » publiées en collaboration avec M. Kilian⁽²⁾, par les soins du Ministère des Travaux Publics ; ses « Revues annuelles de Géologie » dans la *Revue Générale des Sciences*⁽³⁾ ont étendu sa renommée bien au-delà de nos frontières. Et aujourd'hui, quoi que puisse nous promettre son ardeur toujours jeune, il faut qu'il sache n'avoir pas besoin d'ajouter à son œuvre, pour que son nom reste à jamais attaché à l'histoire géologique des Alpes.

Car, notre sol a son histoire et la Géologie voudrait raconter cette histoire. Il n'est plus, en effet, le temps où elle se bornait à fournir aux ingénieurs les indications utiles pour extraire du charbon, forer des tunnels ou capter des sources ; rôle tout pratique, dont elle ne s'écartait guère, que pour s'intéresser aux éboulements de montagnes, aux éruptions de volcans, et autres catastrophes de ce genre. Depuis un siècle, elle s'est éveillée à des ambitions nouvelles :

(1) *Imp. Gén. Sav.*, Chambéry, t. I, 1911 ; t. II, 1913.

(2) Membre de l'Institut, professeur à l'Université de Grenoble. *Imp. Nat.*, t. I, 1904 ; t. II, fasc. 1, 1907 ; fasc. 2, 1917.

(3) D'après le *Réperl. de la Bibliog. géolog. du S. E. de la Fr.* de W. Kilian et O. Nicoud, le nombre des publications de M. Révil atteint 90 (en. 1923).

celles de nous faire connaître un passé prodigieusement lointain, mystérieux et mouvementé, le passé de la Terre.

Lorsque le chanoine Billiet, dans ses « Aperçus Géologiques sur les Environs de Chambéry » (1), soulevait, en 1823, un coin du voile qui recouvre ce passé dans nos régions alpestres, nos ancêtres, en face de ces montagnes qui fermaient leur horizon comme elles barrent encore le nôtre, les croyaient aussi vieilles que le monde et créées telles qu'elles. Nous savons, depuis, que leur apparente fixité n'est qu'illusion, contraste, entre leur évolution trop lente et l'humanité qui passe trop vite. Comme les peuples, les montagnes naissent, vieillissent et meurent. Instables aussi, les mers qui furent leurs berceaux, avant d'être leurs tombeaux. Attirées ou refoulées d'une région sur une autre, elles se sont constamment déplacées à la surface de la Terre. Tous ces événements, lents ou brusques, qui ont ainsi modifié, bouleversé la physionomie de la planète où l'homme fut jeté, sur le soir, après la tourmente, quand les montagnes étaient figées, les océans sertis en place, qui les racontera ? La Géologie.

En vous disant en quoi cette science se rapproche de l'Histoire, malgré la diversité de leur domaine, j'espère, Messieurs, sinon flatter les historiens, du moins bénéficier de leur indulgente sympathie, pour un certain personnage de légende, qu'on se figure, non sans vraisemblance, entrant ici un solide marteau à la main, un sac de pierres sur le dos, et du latin de cuisine à la bouche, pour vous conter, de l'air le plus convaincu du monde, qu'il a vu les montagnes surgir, marcher, bondir à l'assaut, en se passant les unes par-dessus les autres.

I.

On a traité l'Histoire de « petite science conjecturale ». S'il était fondé, le reproche atteindrait également la géologie. Comme science du passé, elle est en effet dans les conditions de l'Histoire. Car le propre du passé, quel qu'il soit,

(1) *Mém. Acad. de Sav.*, 1^{re} sér., t. I, p. 135. Séance du 18 mai 1823.

c'est d'être mort, sans espoir de retour, et connaissable seulement par les traces ou documents qu'il nous en reste.

On dit cependant encore : l'Histoire est un perpétuel recommencement. Si l'on entend par là, que les mêmes causes, d'ailleurs en petit nombre, agissent toujours dans le monde, le géologue n'y contredit pas : *Nil novi sub sole*. Ce sont bien les mêmes causes, en effet, qui de tout temps ont produit, d'une part, les creusements de vallées, les accumulations de sédiments, les plissements de montagnes, les dislocations de continents, les migrations de rivages ; de l'autre, les formations de nationalités, les âges d'or ou les décadences, les révolutions ou les guerres. Leur action constante dans l'espace et la durée explique seule, en Géologie et en Histoire, le retour d'événements de ce genre et fonde l'espoir du savant d'en saisir le rythme, l'enchaînement et les lois.

Ces causes toutefois sont loin d'avoir agi dans des conditions identiques à travers les âges. C'est pourquoi, lorsqu'ils se reproduisent, les phénomènes géologiques ou historiques ne se reproduisent jamais rigoureusement les mêmes. Ils s'imitent seulement. Il n'y a pas répétition, mais recurrence. Ainsi, à maintes reprises, des chaînes de montagnes se sont formées, des invasions marines se sont produites à la surface de la terre. Eh bien ! il n'y en a pas deux qui se ressemblent tout à fait, de même qu'il n'y a pas deux rides ou deux larmes absolument pareilles sur un visage. On ne trouverait pas davantage en Histoire deux civilisations, deux révolutions identiques. Ici encore les événements se succèdent sans jamais revenir les mêmes, ... quand ils reviennent. Car je ne sache pas qu'un empire d'Alexandre, un Mahomet, un Napoléon, aient plus de chance de reparaître que l'Atlantide, l'Archéopteryx ou le Diplodocus. Oui, les causes sont toujours les mêmes, qui ont modifié et modifient encore l'état des sociétés humaines ainsi que la physionomie de la terre. Mais, par leur jeu et par l'évolution qui en résulte, elles se placent à chaque instant dans des conditions toujours autres. De là vient que les faits, les événements ou plutôt leur succession est également irréversible en Géologie et en Histoire, ce qui explique pourquoi celles-ci renoncent ou à peu près à être des sciences d'expérimentation.

On a dit, en effet, pour justifier cette commune infériorité de la Géologie ⁽¹⁾ et de l'Histoire : on n'expérimente pas sur le passé. C'est oublier que, même en Physique où elle tranche en maître, l'expérience est toujours une reconstitution du passé. Avec plus de vraisemblance, on invoquerait la durée, l'ampleur, l'intensité et surtout l'infinie complexité des phénomènes, liés à tant de conditions qu'il en échapperait fatalement quelques-unes à l'expérimentateur le plus habile. Mais la raison profonde, qui force la Géologie à n'être qu'une science d'observation, comme l'Histoire, est qu'on ne voit pas la portée d'expériences où serait inapplicable le principe de l'induction fondée sur elles, à savoir que les mêmes causes, dans les mêmes circonstances, produisent toujours les mêmes effets.

Elle est une science d'induction cependant. Car les faits passés, dont elle s'occupe, offrent entre eux et avec les faits actuellement observables dans la nature assez d'analogies pour appeler une explication semblable. C'est en voyant les torrents creuser leurs lits, les fleuves étaler leurs limons, les glaciers pousser leurs moraines, les volcans épancher leurs laves ; en voyant comment se distribuent, au sein des océans, les êtres vivants, de la zone littorale battue par les vagues ou découverte par la marée à ces grands fonds de plusieurs milliers de mètres où règnent le silence et la nuit, que le naturaliste est à même d'interpréter le passé. Tous ces faits actuels sont étudiés en Géodynamique et en Océanographie : très jeune science celle-ci, embarquée d'hier avec d'immenses espérances dans les voiles. Les deux sont à la Géologie ce que la Psychologie et la Sociologie sont à l'Histoire. Elles nous font connaître le présent et, d'après ce que les choses sont, nous aident à comprendre ce qu'elles ont été ⁽²⁾.

(1) En Géologie, quelques expériences concluantes cependant ont été faites. Citons celle de M. Daubrée sur les plissements et les cassures des strates ; celle de MM. Fouqué et Michel Lévy sur la synthèse de roches ignées, etc., etc.

(2) A charge de revanche toutefois. Car il arrive que le passé jette plus de lumière sur le présent que celui-ci n'éclaire le passé. Ainsi jusqu'à ce jour l'Océanographie a bénéficié davantage de la Géologie et la Sociologie de l'Histoire, qu'elles ne leur ont été elles-mêmes utiles.

Je n'ai parlé que du passé. Mais savoir c'est prévoir : et l'avenir ? Il est presque aussi impénétrable en Géologie qu'en Histoire, bien que celle-ci, dans ses prévisions, se heurte à une inconnue de plus, la liberté humaine. Dans la nature règne le déterminisme ; mais les fils de la causalité y sont parfois tellement embrouillés, qu'il est impossible de prévoir les effets lointains de la nécessité qui les tire. C'est le cas en Géologie. Un lac se comble ; un pan de montagne s'écroule : cela se prédit à la rigueur, comme une révolution ou une guerre lorsque déjà l'événement se dessine... Mais où surgiront les futures montagnes du globe ? Y aura-t-il de nouvelles invasions glaciaires ? Quel sera l'aspect de la terre, dans quelques milliers de siècles ? Mystère ⁽¹⁾.

II

Pour connaître le passé, l'historien interroge ses documents, consulte ses archives. Où sont les archives du géologue ? Je pourrais vous les montrer, si notre horizon ne se bornait pas à cette salle. Ce sont les strates, lits ou bancs rocheux que vous verriez courir sur les flancs du Joigny ou sur le front du Nivolet jusqu'au Revard et qui, le soir, au soleil couchant, semblent parfois dorés sur tranche. Le sol de nos prairies, de nos cultures partout recouvre des terrains en couches superposées, tantôt portées comme au Granier à près de deux mille mètres, telle une pile d'in-folios prête à chanceler sur ses bases ; tantôt enfouies sous un épais manteau d'alluvions, où l'on ne peut les atteindre qu'avec la sonde ou le puits de mine. Fort heureusement, grâce à l'érosion, elles affleurent également sur les versants des vallées, dans les ravins et les gorges. C'est là, sans parler des carrières et des tranchées, que le géologue se documente.

Et avant de chercher ce qu'elles racontent ces pierres, que leur demande-t-il ? Leur âge. Ce sont des archives : il faut avant tout savoir à quelle tranche du passé, à quel moment de l'histoire se rapporte leur témoignage. Tâche facile,

(1) Il est possible cependant que l'Océanographie permette certaines prévisions sur l'avenir. On l'a appelée la « Géologie de l'avenir ».

lorsqu'elles sont en place, c'est-à-dire dans l'ordre où la nature les a disposées d'abord, les plus anciennes supportant les plus récentes. Tâche difficile au contraire et pleine de mécomptes, lorsqu'il n'en est pas ainsi, comme dans les Alpes. Le « livre de la Création » est ici froissé, brouillé ; tel feuillet plié et replié reparait plusieurs fois ; tel autre est arraché, retourné, déplacé et parfois intercalé entre des feuillets sans rapports avec lui et qui ne sont pas eux-mêmes à leur place. Que faire, en présence de ce dédale ? Prendre les feuillets un par un, y chercher et y découvrir si possible une signature, une date.

Les dates, ce sont les fossiles. Une science auxiliaire de la Géologie, la plus surprenante peut-être, la Paléontologie, lui vient alors en aide. C'est elle, en effet, qui exhume du sol et, pièce par pièce, reconstitue ces faunes étranges qui peuplaient autrefois les océans ainsi que la terre ferme. Il suffit de visiter un muséum où sont exposés par milliers ces curieux fossiles, où se dressent les effrayants squelettes de ces témoins du passé, pour juger de la richesse et de la variété de ce monde vivant auprès duquel l'actuel n'est que ruine. En fait de genres ou d'espèces, il ne comprend guère, en effet, que les rescapés d'une longue lutte pour la vie. Sous quelles influences ont évolué ces faunes, ont succombé ces monstres ? On est loin d'avoir la solution de l'énigme. Mais la Paléontologie ne l'a pas attendue pour se rendre utile.

Tous les fossiles n'offrent pas un égal intérêt pour le stratigraphe. Ainsi, les espèces qui ont vécu longtemps, traversant des périodes géologiques entières sans varier sensiblement de formes, sont de mauvais fossiles. Comme on les retrouve dans toute une succession de strates, ils n'en caractérisent aucune. Ils ont juste l'utilité de la mention du millénaire ou du siècle dans un ensemble de documents où elle serait répétée à chaque page. Les bons fossiles, par contre, sont les espèces dont la carrière a été courte ; qui ont vécu « l'espace d'un matin » ou varié vite, explosant à chaque tournant de l'histoire et se pulvérisant en un grand nombre de formes. Il en est de spéciales à tel système, et dans le système à tel étage et dans l'étage à telle zone. Dates

précises, elles sont aussi utiles au stratigraphe qu'à l'archiviste l'indication de l'année, du mois, du jour, surtout s'il s'agit d'espèce à extension vaste. Et à ce propos, l'avantage est à celles de haute mer, qui vivaient fixées sur le fond ou mieux qui flottaient au large. Leurs débris ou cadavres enfouis et fossilisés un peu partout dans les dépôts du même âge, fournissent une chronologie souvent applicable dans plusieurs parties du monde. Par contre, les espèces littorales ou lagunaires, terrestres ou lacustres, trop confinées, ne constituent que des repères d'une valeur locale.

Mais il arrive que les fossiles sont rares. Dans les Alpes notamment, des séries entières de terrains n'en renferment presque pas ; et il a fallu des années d'exploration dans tel massif de la Tarentaise ou de la Maurienne pour découvrir trace de vie. En ces conditions, trouver un fossile, comme l'abbé Vallet au Pas du Roc ⁽¹⁾, ou Louis Pillet sous Montricher ⁽²⁾, c'est tenir enfin une date en un siècle inconnu ; un fil d'Ariane dans un labyrinthe ; et, pour l'auteur de la découverte, c'est la récompense et la joie. Joie, dont moins que personne les historiens s'avisent de sourire, eux qui savent à quelles fastidieuses lectures il faut se condamner parfois avant d'écrire une ligne. C'est la joie..., et presque la célébrité ! Car si le fossile par hasard est nouveau, on s'empresse de le dédier à un ami, voire à un maître, dont le nom devient ainsi le prénom du fossile, auquel s'ajoute ensuite le nom du savant qui l'a décrit. Et voilà comment, le grec aidant, les fossiles ont des noms si barbares : affaire de galanterie, en somme, et aussi de justice ⁽³⁾.

Mais d'où vient leur absence et leur rareté dans les Alpes ? Tout d'abord, il y a comme partout des roches qui n'en ont jamais eues ; d'autres d'où ils ont disparu à peu près comme les caractères s'effacent ou deviennent illisibles sur un parchemin, par altération mécanique, physique ou chimique des strates. Jadis enfouies à de grandes profondeurs dans la fosse marine où elles s'accumulaient, les unes ont ac-

(1) Il s'agit de l'horizon Infra-liasique à *Avicula contorta* (Rhétien).

(2) Et ici des assises à Nummulites, qui prolongent celles des Aiguilles d'Arves.

(3) Et aussi d'utilité. Il faut bien leur donner un nom.

quis sous pression la structure feuilletée des schistes ; d'autres ont fondu sous l'action de la chaleur pour cristalliser ensuite ; d'autres enfin se sont imprégnées de liquides ou de vapeurs filtrantes émanées du noyau igné tout proche. Une des conséquences de cette métamorphose ⁽¹⁾ est la disparition des empreintes organiques ou des fossiles. Plus on va vers l'Est, plus elle est complète dans les Alpes ; et dans la zone des Schistes lustrés elle affecte de bas en haut toute la série ⁽²⁾. Aussi le doute a-t-il plané longtemps sur leur âge. Dans les congrès on les a tour à tour vieillies, rajeunies, jusqu'à la découverte par les géologues italiens de quelques Bélemnites qui ont mis à peu près d'accord tout le monde ⁽³⁾.

Quand il se trouve ainsi en présence de strates ou de montagnes sans fossiles, muettes par conséquent sur leur âge, force est au géologue de se rabattre sur d'autres indices, imitant l'historien qui essaye de fixer l'auteur ou l'époque d'un document anonyme ou sans date, d'après la teneur même du texte. Ainsi il s'adresse à la structure de la roche ⁽⁴⁾, à ses relations avec d'autres dont il connaît l'âge ⁽⁵⁾ etc. Les galets qu'elle renferme parfois lui fourniront, comme les citations en histoire, une limite au delà de laquelle il ne devra pas reporter la formation de la roche. Dans les Alpes, on a pu établir une véritable ébauche de chronologie d'après les galets contenus dans les conglomérats ou les brèches...

Mais ici intervient une autre science auxiliaire de la Géologie, la Pétrographie, dont le rôle va s'amplifier avec l'in-

(1) Une autre est la structure cristalline de la roche. Ainsi les grès sont transformés en quartzites ; les argiles en gneiss et en granite ; et les calcaires en marbres.

(2) D'une façon générale, plus les montagnes sont anciennes, plus le métamorphisme y est intense. De là vient que les plus anciens terrains connus en Géologie (dans l'Amérique du Nord) sont azoïques. Comme, d'autre part, les premiers terrains fossilifères renferment des organismes assez évolués déjà, il y a des chances pour qu'on ignore toujours par quelles formes la vie a débuté sur la terre. Ce qui fait dire du « Livre de la Création que les premières pages en sont brouillées ».

(3) W. Kilian et J. Révil, *Et. Géol. dans les Alpes Occid.*, I, p. 599-600.

(4) Et aussi à sa composition minéralogique et chimique.

(5) Relations de continuité, de superposition, etc., etc... Une étude détaillée ferait ressortir plusieurs analogies entre l'utilisation de ces critères en Géologie et celle des critères internes en Histoire.

interprétation des documents dont on a déterminé l'âge ⁽¹⁾. A l'aide de la Minéralogie ⁽²⁾, elle étudie la structure et la composition des roches. Grâce à l'emploi du microscope, cette science a vu naguère un brillant avenir s'ouvrir devant elle. Un simple éclat de granit ou de basalte taillé et poli jusqu'à transparence livre aujourd'hui, à travers l'élégante mosaïque de ses cristaux enchevêtrés, le secret de son origine et de sa consolidation en profondeur ou en surface ⁽³⁾. S'agit-il de roches sédimentaires ? Dans le champ de l'appareil, surgissent alors et pullulent parfois, tels des microbes dans un bouillon de culture, de tout petits organismes dont le test pétrifié laisse apercevoir l'ornementation et l'architecture interne. Elle est fort délicate, fort variée de style ; et l'on reste stupéfait devant l'exubérance de vie qu'il a fallu dans les mers d'autrefois pour édifier avec ces menus coquillages des falaises calcaires d'une épaisseur de plusieurs centaines de mètres, comme celles des sommets de nos massifs subalpins ⁽⁴⁾ ou des Aiguilles d'Arves ⁽⁵⁾.

A qui sait lire dans leur physionomie ⁽⁶⁾, ces strates non seulement avouent leur âge, mais encore racontent leur histoire, à commencer par leur origine. Ils disent où et comment ils se sont formés : au large ou sur le littoral, dans une mer profonde ou sur un haut fond quelconque, en eau douce ou sur la terre ferme. Cela se reconnaît à deux choses : aux caractères de la roche et aux caractères de la faune. Ils vont de pair ; car les mêmes conditions qui influent sur la nature de la roche y font prédominer certaines espèces vivantes à l'exclusion des autres. Ainsi, des grès à huîtres indiquent une ancienne plage ; des schistes avec Ammonites

(1) La critique de l'autorité d'un document (compétence et sincérité) n'a pas d'équivalent en Géologie (sauf peut-être en ce qui concerne les fossiles, tous n'ont pas la même autorité, v. p. 76 et 77). Si la nature est quelquefois muette, elle ne se trompe pas et elle ne trompe pas.

(2) La plus ancienne des sciences géologiques.

(3) Roches à refroidissement lent ou brusque ; à un temps ou à deux temps de cristallisation, etc., etc...

(4) Calcaires à Orbitolines, éocénacé (Urgonien) du Nivolet, du Granier.

(5) Grès et calcaires à Nummulites, éocène des Aiguilles d'Arves.

(6) Ou mieux le « faciès » des roches. Il se définit l'ensemble des caractères lithologiques et paléontologiques, qui permettent de reconstituer les conditions de formation de la roche.

lisses, une mer profonde ; des calcaires avec empreintes de polypiers, un récif coralligène ; des marnes bariolées avec lentilles de gypse, une lagune ; des argiles avec cailloux polis et striés, des alluvions glaciaires..., etc. Et en supposant ce travail d'interprétation poursuivi sur les sédiments de chaque âge, on conçoit que le géologue puisse dire : ici, à telle époque, régnait une mer profonde ou existait un rivage ; là, s'étendait un lac, croupissait une lagune, ou encore se dressait un volcan, passait un glacier, coulait un fleuve.

Mais ce n'est pas tout. Une fois déposés, les strates n'ont pas conservé leur disposition initiale. Il reste à décrire les mouvements et les bouleversements qui les ont ainsi brouillés dans la suite, rôle réservé à la Tectonique, la plus jeune des sciences auxiliaires de la Géologie, et non la moins audacieuse que je sache. Elle est née de l'embaras des géologues abordant l'étude des Alpes avec l'idée qu'elles résultaient de soulèvements et d'effondrements de l'écorce préalablement divisée en voussoirs par des cassures ou failles. Il fallut en revenir de cette conception simpliste. Un exemple entre mille : en 1828, on avait observé en diverses localités des Alpes, des grès houillers intercalés dans des schistes à Bélemnites. Une longue discussion — elle dura jusqu'en 1861 — s'éleva sur leur âge. Tout le monde géologique s'intéressa à ce qu'on appelait l'anomalie de Petit-Cœur, village de Tarentaise, où se concentrait l'intérêt de la lutte. Lutte où il y eut des vaincus : Elie de Beaumont, Léopold de Buch, Murchison même. Ces grands noms, auxquels la méthode paléontologique devait son essor, chose étrange ! lui furent infidèles, ou manquèrent de confiance en elle. Les grès à plantes étaient carbonifères ; les schistes à Bélemnites, jurassiques : ce qui n'empêchait pas de Beaumont d'attribuer les premiers également au jurassique, parce qu'ils étaient « interpolés » dans les autres. Par contre, les vainqueurs, ce furent les géologues alpins, A. Favre en tête, Studer, Lory, Pillet, Vallet. Ils avaient déjà l'intuition que nos montagnes, comme leurs habitants, sont plus compliquées qu'on ne pense. Il faut être retors pour leur tirer un secret. Ils le

furent et l'anomalie s'évanouit dans un repli des couches, amenant le renversement et le retour de certaines d'entre elles.

Il ne fallut pas beaucoup d'exemples de ce genre, pour substituer les plissements et les refoulements horizontaux aux soulèvements et aux failles. Ce fut la gloire de la jeune école des Bertrand, des Termier, des Kilian, des Lugeon et des Révil, de mettre en lumière la véritable architecture des Alpes. Mais à mesure qu'ils exploraient nos chaînes, les plis prenaient une étrange variété de formes. Ils se couchaient, s'empilaient, s'étiraient, se chevauchaient, s'imbriquaient, se recouvraient en écailles, s'épanouissaient en éventail, se ramassaient en dômes, ...en attendant les charriages.

L'idée en est de Marcel Bertrand, à qui l'avaient suggérée certains refoulements du houiller franco-belge. Mais elle nous arriva de Provence, où il avait observé le phénomène pour la première fois, entre Toulon et Marseille, dans cette région, dit M. Termier⁽¹⁾, où les montagnes sont si trompeuses sous leurs apparences « tranquilles et simples ». Ce n'est d'ailleurs qu'un exemple entre mille d'une idée qui remonte le Rhône. Celle dont vous êtes l'Apôtre et le Représentant, Monseigneur, dans cette Métropole des Alpes, l'idée chrétienne n'est-elle pas venue de là jadis, se répandant, suivant l'expression de l'historien Eusèbe⁽²⁾, comme un rayon de soleil apportant avec lui la lumière et la vie. Ainsi les grandes idées parfois montrent leur chemin aux petites. Celle dont je vous parlais a toutefois éclairé singulièrement l'histoire des Alpes, l'un des plus passionnants problèmes de la science à notre époque.

Une nappe de charriage, ce sont des plis détachés de leurs racines, des paquets de terrains arrachés à leur substratum et poussés à des dizaines, voire à des centaines de kilomètres, sur d'autres plis, d'autres terrains en place. L'Ubaye en partie, et tout le Chablais sont charriés de la sorte.

(1) P. Termier, *A la Gloire de la Terre. La Synthèse Géologique des Alpes*, p. 50.

(2) Euseb., *Hist. Eccl.*, II, 2.

Je dis, sur des terrains en place ; il arrive que ceux-ci sont au contraire une nappe qui repose parfois sur une autre. On a ainsi ces empilements de nappes, dont on a signalé plusieurs exemples dans les Alpes Suisses. On se figure alors l'embarras du géologue s'efforçant de reconstituer les mouvements qui ont amené cet imbroglio des strates. Et lorsqu'il compare ces lames ou ondulations de terrains, aux vagues de l'Océan qui du large viennent déferler sur le rivage ; lorsque du haut de quelques sommets, nous montrant la foule pressée des chaînes et des cimes comme figées dans leur assaut, arrêtées dans leur course, il évoque je ne sais quelle effroyable tempête de pierre et de boue, c'est tout le fruit d'un long et patient labeur d'information et de critique qui s'épanouit en métaphores poétiques. Et il est comparable à celui que poursuivent dans leur domaine les sciences auxiliaires de l'Histoire⁽¹⁾. Penchées sur les archives du passé, elles aussi s'emploient comme la Pétrographie, la Paléontologie, la Stratigraphie et la Tectonique à les dater, à les classer, à les authentifier, à les déchiffrer, à les interpréter et ainsi préparent les matériaux de la synthèse par laquelle s'achève la tâche de l'historien et du géologue.

III

On sait combien sont incomplètes et provisoires les synthèses en science. Nulle part ce n'est plus inévitable qu'en Géologie et en Histoire, où, sans parler du temps, l'eau et l'érosion d'une part, le feu et l'homme de l'autre, dérobent à nos recherches ou détruisent nombre de documents du passé. Que de secrets, par exemple sur celui de la Terre, sont à jamais enfouis sous les eaux qui recouvrent les 3/4 du globe ! La partie visible n'étant elle-même explorée qu'avec une lenteur extrême, il est hors de doute en ces

(1) Citons les principales : l'Epigraphie, science des inscriptions ; la Paléographie, science des manuscrits ; la Diplomatique, science de l'autorité et de l'authenticité des documents ; la Philologie, science de l'interprétation des textes ; la Numismatique, la Sigillographie, l'Héraldique, l'Archéologie, la Chronologie, etc., etc...

conditions que l'histoire définitive n'en sera jamais écrite. De temps à autre paraît un génie, tel notre incomparable Suess, qui réunit en une magistrale synthèse les connaissances acquises. Du fond brumeux des ères lointaines « La face de la Terre » alors se détache et semble un instant revivre. Mais l'on est à peine revenu de cette vision qu'elle n'est déjà plus l'exacte évocation de la réalité, tant les faits nouveaux se pressent et s'accumulent à pied d'œuvre comme pour attester les lacunes de l'ouvrage. Les grandes synthèses n'ont pas meilleure destinée en Géologie qu'en Histoire : elles vieillissent vite et sont à reprendre sans cesse.

Il y a une ébauche de synthèse déjà dans les conclusions des sciences dont nous disions à l'instant le rôle ⁽¹⁾. Celle-ci toutefois ne s'achève qu'avec la Paléogéographie, clef de voûte et digne couronnement, mais combien fragile, incertain et timide, de cette reconstitution grandiose. A elle revient l'honneur d'évoquer en un tableau d'ensemble, en les fixant autant que possible sur des cartes, les traits fugitifs ou durables de la planète à travers les âges, la forme et la distribution des continents avec leurs lignes de rivage, le jeu des alternatives d'immersions et d'émersions sur leurs parties basses, le nombre et l'emplacement des fosses marines ⁽²⁾, théâtre d'une sédimentation ininterrompue et intense, points faibles ou régions déprimées de l'écorce où viennent se répercuter les actions déformatrices du géoïde, où se plissent les strates, où se forment ces rides que nous appelons des chaînes de montagnes.

Il en est de tout âge ; car la Terre ainsi que l'humanité qu'elle porte a passé par divers âges. Elle a même sa pré-histoire, qui va de la nuit des temps à l'apparition de la

(1) Il n'est pas plus facile en Géologie qu'en Histoire de marquer le passage de la critique analytique à la synthèse. Par le fait qu'elle renferme des conclusions générales, toute étude de Pétrographie, de Stratigraphie ou de Tectonique est un commencement de synthèse, limitée ordinairement à telle région du globe. Le nom de synthèse est réservé toutefois aux traités d'une certaine ampleur, utilisant les données de toutes ces sciences, et non aux monographies locales.

(2) Zones dites « géosynclinales », par opposition aux « aires continentales » où la sédimentation est intermittente et faible.

vie ⁽¹⁾ ; puis ses temps anciens représentés par l'ère primaire, tandis que l'ère secondaire correspondrait au moyen âge et l'ère tertiaire aux temps modernes. Enfin, après les dernières convulsions d'où sortirent les Alpes, s'ouvre l'ère quaternaire dans laquelle nous sommes encore. Ne serait-ce que pour mettre en relief leur inégale durée, il est utile de rapprocher ainsi les ères géologiques des temps historiques. Nul n'ignore en effet qu'elles sont d'autant plus longues qu'elles sont plus anciennes ou plus éloignées de l'époque actuelle, avec cette différence que leur durée ne saurait être évaluée en années, mais en milliers sinon en millions de siècles ⁽²⁾.

De part et d'autre en outre, le même besoin se manifeste de morceler le passé, d'y introduire des coupures, dont le nombre, en Géologie, a fini par être considérable, les ères se divisant en périodes ⁽³⁾, les périodes en époques ⁽⁴⁾, et ainsi de suite ⁽⁵⁾. Le choix de ces coupures coïncide avec des événements d'une certaine importance dans l'évolution générale : par exemple, de notables changements dans la faune par apparition ou extinction de nombreuses espèces ; une invasion de la mer ; la surrection d'une chaîne ou un mouvement du sol, marqués par une discordance des strates.

Mais il s'en faut, qu'à chaque époque ainsi délimitée tous les faits puissent entrer de front dans une synthèse globale. Pour la clarté de l'exposition, il est indispensable de les grouper en séries, chaque série correspondant à l'un des aspects de l'évolution de la Terre. Ce qui revient en somme à dire, qu'un traité de Géologie se compose comme un ouvrage d'histoire, où l'on expose successivement le développement politique, économique, etc., d'un peuple, à telle époque de sa vie. Ainsi tour à tour on décrira la mar-

(1) Temps azoïques ou période archéenne.

(2) Cf. P. Termier : *A la Gloire de la Terre. Le temps*, p. 391 et sq.

(3) Exemple de période : période jurassique.

(4) Exemple d'époque : époque liasique.

(5) Le nombre de périodes est de 12. Le nombre d'époques (d'ailleurs variable avec les auteurs) est d'environ 60. Cf. Haug : *Tr. de Géol.*, II, f. 1, ch. xxx.

che de la sédimentation, les montagnes apparues, les manifestations volcaniques ou glaciaires, le relief et son évolution, les continents et les mers, le climat, la faune et la flore.

Si de l'ordonnance, on passe maintenant aux résultats de la synthèse, Histoire et Géologie offrent peut-être plus d'affinités encore. Sciences du passé ; sciences de l'irréversible, il ne leur est pas interdit pour autant de formuler des lois. L'une de celles qui se dégagent naturellement de l'Histoire, dès qu'elle embrasse un nombre suffisant de peuples et de siècles, est que les sociétés humaines évoluent suivant un rythme. Leur passé respectif comporte une succession de cycles. Cette idée chère à tous les auteurs de « Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Empires » se vérifie en Géologie. Il y a des cycles également dans l'histoire de la terre. L'un d'entre eux est représenté sous nos yeux par les Alpes. J'ai fait allusion déjà à leur destinée en vous disant que les montagnes naissent, vieillissent et meurent. Il me reste à vous dire comment elle constitue un cycle.

Les Alpes datent de loin. Leur origine remonte à la période houillère. L'Europe occidentale était alors un immense archipel formé de massifs émergés, débris usés par l'érosion de vieilles montagnes entre lesquels s'insinuait la mer. Au Sud et au Sud-Est d'une ligne reliant la Bohême à notre Plateau Central en passant par les Vosges, courait un large fossé qu'elle devait occuper sans interruption jusqu'au milieu du tertiaire et qui fut le berceau des Alpes. Là, s'accumulaient en effet les strates dont elles se composent et dont on évalue l'épaisseur à plusieurs milliers de mètres. Cette phase de sédimentation qui s'accomplit toute en profondeur fut aussi longue que son histoire est obscure. Pour la région delphino-savoisienne, on sait toutefois qu'à l'époque triasique il s'y établit un régime lagunaire. La période jurassique est marquée, au début, par un dédoublement de la dépression intra-alpine, grâce à la formation d'un géanticlinal dans la zone des brèches ; ensuite par un retour de conditions bathymétriques sensiblement uniformes, tandis qu'à l'ouest de Belledonne persiste un chenal

étroit dit géosynclinal dauphinois où s'entassent des dépôts vaseux et noirâtres ; vers la fin, par un relèvement de sa bordure occidentale, où prospèrent aux environs de Chambéry les récifs coralligènes, tandis que se déroulent dans le petit Bugey des intermèdes saumâtres et lacustres. A la période crétacée, on assiste à des alternatives de sédimentation argileuse et calcaire jusqu'à l'émersion probable à peu près totale des régions alpines. Enfin à l'Eogène, la mer reparaît en s'avancant tout d'abord dans la zone médiane des Aiguilles d'Arves.

Cette étrange histoire, dont je n'ai fait qu'effleurer les principaux épisodes, n'est elle-même qu'un retentissement superficiel de longs et constants efforts dus à la contraction de l'écorce terrestre, qui tendait à déformer en profondeur les parois mobiles du fossé alpin. Les strates dérangés, comprimés par ces poussées, s'y gondolent et s'y plissent ; on a reconnu, à leurs discordances, divers mouvements précurseurs de ce genre. Ils semblent s'être multipliés, intensifiés, à l'approche des convulsions de l'enfantement définitif des Alpes, qui remplissent la seconde phase, dite de plissement et de surrection de la chaîne.

Le rôle prépondérant est alors dévolu à une série de poussées, venue du Sud-Est ⁽¹⁾. Car les plis, dans notre région, sont couchés vers l'Ouest ; et lorsqu'ils se chevauchent ou s'imbriquent, ce sont les plus orientaux qui recouvrent les autres, sauf dans la zone briançonnaise où ils présentent la structure en éventail, sans doute à cause de la résistance opposée par les noyaux cristallins du Pelvoux et de Belle-donne. Elle aurait provoqué un plissement en retour des strates, comme il s'en produit lorsqu'en poussant un tapis contre un obstacle, les plis formés retombent sur la main ⁽²⁾. Plus au Nord et plus au Sud où l'obstacle manque, les plis se sont propagés plus librement, comme des vagues dans l'intervalle des écueils. Aussi on y observe d'intenses

(1) Dans les Alpes centrales. Dans les Alpes occidentales, c'est plutôt de l'Est ; dans les Alpes orientales du Sud, suivant des directions divergentes à partir d'un centre hypothétique situé dans la région dinarique.

(2) On fait encore intervenir un « appel au vide » résultant de l'affaissement de la zone des schistes lustrés.

phénomènes de charriages, dont la nappe de Morcles, d'un côté, et celle du Morgon de l'autre sont d'excellents exemples. C'est un fait général aussi, que les plis montagneux ont moins de relief et sont plus simples, à mesure qu'on va de la frontière italienne au Rhône, comme si la poussée était allée s'affaiblissant. Ainsi à distance de la main qui pousse le tapis, les plis se réduisent de plus en plus à de légères ondulations de l'étoffe.

Cette phase de plissement et de surrection par rapport à la précédente fut courte. C'est une de ces « scènes fugitives jouées d'emportement dans un drame énorme, monotone et interminable » (1). Il ne faudrait pas imaginer cependant un cataclysme d'une soudaineté comparable à celle d'une tempête qui, par une journée d'orage, vous fait en un clin d'œil une mer démontée et hérissée de vagues. Non. Et puisque j'en suis encore à vous parler de la mer, il est hors de doute qu'elle n'a quitté les régions alpines qu'à regret et par étapes, comme des sinistrés s'éloignent de leur demeure en flammes. Tout d'abord chassée de l'intérieur de la chaîne, elle s'est attardée, dans nos régions subalpines (2), puis sur notre avant-pays de la molasse (3), preuve que le mouvement de surrection s'est effectué par saccades gagnant vers l'Ouest comme les plissements eux-mêmes. Au pliocène seulement, elle est rejetée dans l'étroite vallée du Rhône.

A cette époque les Alpes sont formées.

Mais à mesure qu'elles émergent, les agents d'érosion s'en emparent et leur histoire entre alors dans une nouvelle et dernière phase : celle de leur nivellement et de leur disparition progressive et lente. A diverses reprises les glaciers viendront relayer dans ce travail de démolition, les torrents et les rivières. Des cimes neigeuses, ils s'avanceront jusqu'au pied du Massif Central, où flambent les volcans établis sur les fractures ouvertes par le contre-coup des poussées alpines. Ça et là dans les régions ébranlées, des tasse-

(1) P. Termier, *A la Gloire de la Terre. Le temps*, p. 410.

(2) Époque tongrienne.

(3) De l'époque aquitaniennne à l'époque pontienne.

ments, de brusques effondrements se produiront. On sait que la Méditerranée leur doit sa configuration actuelle et le réveil du volcanisme sur ces rives ensoleillées.

Et le cycle continue. A quand la fin ? A l'époque sans doute lointaine encore où, des Alpes, il ne restera plus « pierre sur pierre ». En débris impalpables, les strates dont elles se composent auront été ramenés à la mer où ils serviront à former d'autres montagnes qui auront le même sort. Mais dès maintenant, alors que nous savons si peu de chose sur elles, nous pouvons esquisser déjà leur histoire comme celle d'une révolution longuement préparée, brusquement déchaînée, lentement apaisée ; ou, si vous le voulez, comme celle d'un empire colossal édifié sur les ruines d'un autre...

Ruines faites de très vieilles pierres, cimentées de très vieille date : ce sont les massifs cristallins du Pelvoux, de Belledonne et du Mont-Blanc lui-même. Leur âge primaire, le fait qu'ils étaient plissés déjà et métamorphosés en granite, lorsque s'ouvrit le cycle dont nous venons de parcourir les phases, atteste l'existence de reliefs sous-marins, sinon de véritables montagnes, sur le futur emplacement des Alpes. Lors des grandes poussées dont je parlais tout à l'heure, ils furent soulevés avec leur manteau sédimentaire, mis à jour par l'érosion ensuite, et aujourd'hui, bien qu'ils dominent de leurs masses imposantes, de leurs cimes découpées, l'immense moutonnement des sommets et des chaînes, ils doivent être regardés comme des témoins d'un plus ancien cycle lui-même précédé d'un autre, etc.

Et il en est ainsi de toutes les montagnes de toutes les régions du globe, des plus vieilles aux plus jeunes, des Altaïdes aux Alpides. Et, ce que je dis des montagnes, s'applique également aux mers, bref, à tous les traits de la physionomie de la terre, dans lesquels on reconnaît l'empreinte des divers épisodes ou « cycles », qui composent son évolution à travers les âges.

IV

La loi des cycles ⁽¹⁾ n'est qu'une analogie entre l'histoire de la Terre, et celle de l'Humanité répandue plus tard à sa surface ; on en découvre d'autres, et de fort suggestives, si l'on envisage non plus seulement l'évolution du sol, mais encore celle de la vie.

Qu'il y ait eu de notables et incessants changements dans les faunes ⁽²⁾ qui peuplaient les océans et la terre ferme, tandis que se déroulaient les cycles dont nous parlions tout à l'heure : c'est un fait attesté par les découvertes paléontologiques, indépendamment de l'explication qu'on en donne. Faut-il croire avec Cuvier à des substitutions ⁽³⁾ ou avec la plupart des naturalistes modernes, à des transformations d'espèces ? Grave problème, Messieurs, que je n'aborderai pas, dans l'espoir d'atteindre mon but en m'en tenant seulement aux faits et aux lois qui s'en dégagent à première vue.

Si vous le voulez, passons sur l'origine de la vie. Comme celle de l'humanité, elle est pour le savant enveloppée de ténèbres ⁽⁴⁾. Et considérons-la dans son épanouissement à travers les âges : ce sont les êtres les moins élevés en organisation qui apparaissent les premiers, les plus élevés ensuite, dans l'ordre même de leur perfection ou de leur complication croissante ⁽⁵⁾. Ce qui revient à dire qu'il y a progrès dans l'évolution vitale ⁽⁶⁾.

(1) Cette loi a été surtout mise en relief par un savant français, M. Haug, dans son *Traité de Géologie*.

(2) Il ne sera pas question de la flore.

(3) Par créations successives renouvelées après chaque catastrophe géologique ayant provoqué la destruction des espèces existant antérieurement sur la terre. Cf. Cuvier, : *Discours sur les Révolutions du Globe*.

(4) Mais, pour le croyant et pour le philosophe, l'homme a été créé par Dieu ainsi que la vie.

(5) Les Invertébrés d'abord ; ensuite les Poissons (Primaire), les Reptiles, les Oiseaux (Secondaire), les Mammifères (Secondaire, Tertiaire), enfin, l'Homme (Quaternaire).

(6) Par évolution vitale, nous ne voulons pas entendre ici autre chose que ces incessantes variations de faunes, résultant de l'apparition et de l'extinction des espèces. Quant à l'évolution historique elle n'amène pas, de nouvelles espèces... sur la scène, car elle s'opère dans l'espèce humaine et elle concerne moins les caractères physiques que la civilisation matérielle, l'organisation sociale, la culture... que sais-je ! des groupes humains, peuples ou races.

Exacte dans l'ensemble ⁽¹⁾, cette loi ainsi énoncée ne donne toutefois de la réalité qu'une très imparfaite idée. En effet, à l'exemple de l'Histoire, ce n'est pas un phénomène d'allure simple, que la Paléontologie nous offre lorsqu'elle nous décrit ce progrès de la vie se déroulant avec des vitesses différentes, des arrêts, voire des régressions succédant à des essors brusques et ne coïncidant pas dans les divers groupes ; mais un spectacle fort complexe, qu'il est impossible d'enfermer dans une formule sans risquer de fausser la réalité en la simplifiant à l'excès ⁽²⁾. Il en est des formes vivantes comme des groupes humains, chacune a sa destinée et partant son histoire à elle...

Ainsi, parmi les animaux primaires, prenons les *Lingules* et les *Nautilus* ; voilà des familles très anciennes, qui n'ont presque pas évolué et se sont maintenues telles qu'elles depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours, survivant, comme certaines dynasties en Histoire, à tous les cataclysmes qui bouleversaient le monde autour d'elles. A côté, voici l'ordre des *Trilobites*, d'une longévité plus restreinte quoique respectable encore ; il fournit au Primaire ⁽³⁾ une carrière assez brillante avec ses 9 familles auxquelles se rattachent de très nombreux genres. Plus haut dans l'échelle animale, voici les curieux *Placodermes*, poissons dont le corps était protégé par une cuirasse osseuse. La mer du Vieux Grès Rouge, témoin de leurs tournois, vit à la fois l'apogée et le déclin de leur règne. Un sort plus éphémère

(1) Aussi, elle a fourni momentanément une base au « Concordisme », système qui proclame l'accord rigoureux des données de la Géologie et du « Récit de la Création » au premier chapitre de la Genèse. Les difficultés qu'il soulève, dès qu'on descend aux détails, se trouvent aujourd'hui levées, grâce aux progrès de l'Exégèse Biblique (Cf. *Décisions de la Commission Biblique sur les premiers chapitres de la Genèse*). Le conflit étant supprimé, le système qui prétendait le résoudre n'a plus de raison d'être... Aussi le Concordisme est abandonné...

(2) La seule conception scientifique de l'évolution est celle du transformisme polyphylétique, c'est-à-dire qui suppose à l'origine plusieurs et de nombreuses formes-souches... Les groupes dont il s'agit ici peuvent être des familles, des genres, etc... On les appelle souvent des phylums... Le phylum est une lignée, c'est-à-dire un groupe de formes supposées dérivées d'une même souche.

(3) Il débute au Cambrien, pour s'éteindre au Permien.

encore attendait au Secondaire les *Rudistes*, sorte de Bivalves en forme de cornes d'abondance, spéciaux à certaines mers de la Craie. Et l'on pourrait allonger indéfiniment la liste de ces groupes remarquables soit par la durée, soit par la brièveté de leur histoire. Parmi les premiers, citons encore un lézard, le *Hatteria*, et un poisson dipneuste, le *Ceratodus*, vivant en Australie à notre époque et connus l'un dès le Carbonifère, l'autre dès le Trias ; parmi les seconds, un genre de Céphalopodes, les *Clyménies*, dont la durée n'excède pas au Dévonien les limites d'un étage.

Avec elles, dans les océans, flottaient déjà les premières *Ammonites*, dont l'évolution devait offrir au Secondaire tous les contrastes possibles, ainsi que le font ressortir les arbres généalogiques de chaque famille, tantôt courts et touffus, tantôt grêlés et élancés. Nul autre groupe, sauf peut-être celui des Mammifères au Tertiaire, n'a autant contribué à nous apprendre comment a évolué la vie, ou, si l'on préfère, dans quelles conditions ont apparu et disparu les espèces, puisque c'est ainsi que se renouvelait le monde vivant à la surface du globe.

Le plus souvent, elles apparaissent de façon inattendue au milieu d'espèces sans rapports avec elles. En ce cas, d'où viennent-elles ? Le problème est insoluble lorsqu'elles sont représentées seulement, comme l'*Archéopteryx*, par quelques individus très rares. Il n'en est pas toujours ainsi. Leur brusque apparition dans telle couche est d'ordinaire le résultat de ces migrations, qui tendaient à mélanger des faunes jusque là séparés par des barrières naturelles. Pour les espèces terrestres, cette barrière est l'eau ; pour les espèces marines, la terre. Que celle-ci vienne à disparaître, à la suite d'un bouleversement géologique quelconque, aussitôt, si le milieu physique s'y prête, c'est l'invasion, la ruée. Les types nouveaux ne sont alors que des types étrangers, égarés fort loin souvent de leur habitat d'origine. Ainsi la présence à un moment donné de certaines *Nummulites* Alpines dans l'Eocène des bassins de Paris et de Londres ; celle de plusieurs Mollusques arctiques dans la Méditerranée, lors de l'ouverture du Gibraltar au Pliocène, sont des exemples de migrations de ce genre.

Il s'en est produit également sur terre. On sait que la plupart des Mammifères qui peuplaient l'Europe occidentale au Tertiaire arrivaient d'Amérique. En ce temps-là les deux mondes communiquaient entre eux par un certain continent nord-atlantique, effondré dans la suite ; et c'était le nouveau qui venait à la découverte de l'autre. On ne se figure pas ces troupes d'animaux étrangers galopant à la conquête de l'espace d'un hémisphère à l'autre, sans songer à ces invasions de barbares, dont ces mêmes régions devaient être le théâtre à diverses époques de l'Histoire.

A la période suivante, qui est celle des grandes extensions glaciaires, le jeu de ces migrations est plus intéressant encore, car alors nos régions sont envahies tour à tour par le Nord d'où arrivent, avec les glaces, les Mammouths à toison épaisse, les Rennes et les Rongeurs de la steppe ; par le Sud, d'où s'avancent, durant les intervalles interglaciaires, les Lions, les Rhinocéros, les Hippopotames et autres habitants du désert ou de la brousse. Après le retrait définitif des glaces, et dès l'établissement des conditions actuelles, tous ont regagné, les uns les régions tropicales, les autres les régions polaires, sauf quelques espèces réfugiées sur les sommets des Alpes, le Chamois, la Marmotte et le Lièvre des neiges.

A côté des espèces immigrées, il en est qui résultent d'une évolution sur place, dont on ne sait hélas ! pas grand chose, même quand on s'adresse au groupe le plus instructif à cet égard, aux Ammonites, dont nous parlions tout à l'heure. Elle est tantôt lente et sans à coup : on voit alors des espèces, très voisines par les détails de l'ornementation et la forme, s'adjoindre, ou se remplacer d'une couche à l'autre ; tantôt brusque, « explosive » : telle espèce longtemps fixe et à évolution à peu près nulle s'entourant tout à coup d'un essaim d'espèces, voisines encore, que les partisans du transformisme regardent comme des espèces-filles, qui à leur tour se pulvérisent en plusieurs autres. Variation lente, mutation brusque : tel est le double procédé d'après lequel semblent s'être multipliées, renouvelées les espèces au cours de l'histoire de la vie.

On s'est fait illusion sur cette histoire. On l'a crue simple

et l'on s'est flatté d'en démêler d'emblée la trame. Plus que personne, Hœckel s'y est trompé qui faisait évoluer les êtres avec une régularité militaire, notant les arrêts, marquant les étapes, de la monère primitive à l'homme. Tout autre est son allure réelle. Sur la route de l'évolution, il est des groupes qui se hâtent, d'autres qui s'attardent, d'autres qui succombent, que sais-je ! On peut comparer le spectacle à celui des coureurs sur une piste. Le flot, compact au départ, va se divisant, s'éparpillant, s'égrenant de plus en plus, les uns devançant les autres pour être devancés à leur tour ; tel qui s'est engagé sur une impasse est contraint de revenir en arrière. Il y a, chemin faisant, des heurts, des rencontres, des défaillances. Bien peu arrivent au but et à la fin le sol est jonché de cadavres...

Ainsi a progressé la vie. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'après tant d'efforts, la science n'ait encore à formuler, ce progrès, qu'un petit nombre de lois ⁽¹⁾ ; lois d'une portée restreinte, puisqu'elles ne touchent pas au problème de l'origine des espèces, où l'on en reste à des hypothèses jusqu'à nouvel ordre.

Nous allons en passer quelques-unes en revue, qui ont leur équivalent en Histoire : la première est celle de l'adaptation ou de la spécialisation progressive des êtres.

Plus un groupe est ancien et a évolué longtemps, plus les espèces qui le composent sont adaptées à leur milieu et à leur genre de vie. On s'en rend compte si l'on compare, par exemple, les espèces de Mammifères actuels avec leurs lointains « ancêtres » éocènes. D'un côté, des types franchement herbivores ou carnivores, par la dentition, la conformation des membres, etc., etc. ; de l'autre, des êtres non différenciés encore, « ni chiens ni chats », qu'il serait impossible de loger dans la classification actuelle, où ils ne seraient nulle part à leur place. Que s'est-il donc passé, depuis que les *Créodontes* ou les *Condylarthres* peuplaient les continents à l'Eocène ? Genres et espèces se sont succédé en nombre prodigieux durant toute la période tertiaire. A mesure qu'on s'élève d'un étage à l'autre et qu'on assiste

(1) Ces lois ont été exposées et mises en relief par M. Depéret dans son ouvrage : *Les Transformations du Monde animal*. Coll. Flammarion.

à ce défilé étrange, on voit, à partir des formes primitives indécises, petit à petit se dessiner, puis s'accuser graduellement les caractères aujourd'hui si tranchés de chaque type. Les dents se hérissent de tubercules, s'allongent en poignards où se recourbent en défenses ; l'émail de la couronne s'orne de replis sinueux, tandis que les pattes s'arment de griffes, ou chaussent des sabots, tout en se relevant sur la pointe des pieds, jusqu'à ne toucher terre que par l'extrémité des doigts, ici réduits à quatre ou à deux, ailleurs à trois ou à un. Je ne parle pas des variations corrélatives, visibles ou non sur les débris fossiles, qui devaient accompagner celle-ci dans l'organisation générale des types.

La vie varie donc ses créations, non pas au hasard, mais en les adaptant progressivement à tel milieu et à tel régime, leur conférant, dans la lutte pour l'existence, le maximum d'avantages et de chances.

Ainsi évoluent les sociétés humaines. S'il y a des peuples chasseurs, pasteurs, trafiquants, industriels, belliqueux ou pirates : n'est-ce pas le résultat de leur adaptation aux ressources de l'habitat, aux conditions du milieu où ils sont appelés à vivre ? La loi de la division et de la spécialisation du travail, qui préside à l'organisation des groupements modernes, qu'est-elle ? sinon une réplique historique à cette loi de différenciation progressive, dont nous venons de surprendre le jeu déjà dans l'évolution vitale.

La vie n'est pas à court de moyens, à preuve l'infinie variété de ses créations ; mais les milieux sont en petit nombre auxquels elle ajuste graduellement les êtres. De là vient qu'elle se répète. L'aile de l'Oiseau, de la Chauve-souris, comme celle du *Ptérodactyle* et des Reptiles volants au Secondaire ; la nageoire du Poisson, de l'*Ichtyosaure* et des Mammifères aquatiques ainsi que leur forme, nous la montrent réalisant des organes similaires, dans des groupes dont l'histoire s'est déroulée à part, sur des lignes différentes et sans contact entre elles. Ce sont là des exemples de « convergences » — non sans analogues dans l'évolution historique — d'heureuses et harmonieuses conséquences de l'adaptation progressive des êtres.

Il en est de néfastes. En effet plus un groupe est adapté

à son milieu, à ses conditions de vie, moins il garde de souplesse pour se plier à des conditions nouvelles, et partant, de chances de survie, si le milieu change. Alors il succombe. La mort est ici la rançon du progrès ou plutôt de la spécialisation qu'il entraîne.

Nous voilà bien loin, semble-t-il, des analogies,... objet de ce discours. Non pas, Messieurs. Que de crises parfois mortelles, dans l'histoire des peuples, ont leur cause dans une adaptation trop étroite à des conditions d'existence, variables de leur nature, dont ils se rendent solidaires sans avoir prises sur elles. Il faut les subir : viennent-elles à varier ? c'est l'avenir même de la société qui est en jeu... Se réadapter ou périr : pour elle aussi le dilemme se pose.

Mais revenons à nos fossiles. Deux autres lois nous renseignent encore sur la façon dont les groupes évoluent, ou plutôt sur la façon dont ils meurent. L'une dite de l'augmentation de la taille note cette tendance des genres à être représentés par des espèces de dimensions croissantes. Elle est de règle chez nombre de Mammifères tertiaires, dont quelques-uns, les Eléphants et les *Mastodontes* par exemple, finirent par atteindre des proportions colossales, après avoir débuté par des espèces de petite taille, voire même par des formes naines. Ainsi poussée jusqu'au « gigantisme », la taille n'est pas un avantage, loin de là, dans la lutte pour la vie. Comme elle s'accompagne d'une rupture d'équilibre dans l'harmonie des fonctions et la corrélation des organes, elle est au contraire une infériorité, une cause de déchéance et de mort. Il en fut ainsi pour les énormes reptiles de l'époque secondaire, terreur du monde vivant en ces temps paisibles. En face de ces monstres féroces et stupides, on ne peut que répéter : grandeur et misère, en songeant à ces puissants empires qui à force d'annexions et de conquêtes finissent par n'avoir plus assez de cohésion et partant de vitalité pour résister aux facteurs de démembrement et de ruine.

La loi se vérifie également chez les Invertébrés, certaines familles d'*Ammonites* par exemple, qui offrent en outre de curieux exemples de ce qu'on appelle la dégénérescence sénile.

On sait le rôle, chez ces fossiles, comme indice de leur degré d'évolution, de la ligne de suture ou d'insertion des cloisons sur les parois de la coquille. Très simple et dessinant seulement quelques selles et quelques lobes, chez les formes primaires et triasiques, elle va se compliquant ensuite chez les Ammonites jurassiques, jusqu'à simuler des arborisations d'une remarquable finesse. En ce cas, cependant, la ligne de suture est toujours simple sur le flanc des premières loges : preuve qu'il s'agit d'un caractère acquis avec l'âge. Or chose étrange, chez les phylums près de s'éteindre, on voit la simple suture des espèces primitives réapparaître en même temps que la coquille manifeste une tendance à se dérouler, comme pour reprendre la forme qu'elle affectait chez les *Orthocères* primaires, ancêtres probables du groupe. On dirait que celui-ci retombe dans l'enfance en quelque sorte, après avoir épuisé sa vitalité dans une longue course : phase de dégénérescence sénile, disent gravement les naturalistes. De même en Histoire, on voit succéder à l'âge d'or des peuples des siècles de décadence, marqués par un retour des mœurs d'un autre âge, ou par les excès des révolutions ou des guerres, legs de la barbarie primitive.

Ainsi le spectacle de l'expansion et de l'évolution de la vie n'est pas sans analogie avec celui du développement ou de l'évolution des peuples à travers l'histoire. Si maintenant, vous me demandiez quels facteurs interviennent pour déterminer le caractère et la distribution des faunes à tel moment de la durée, et sur telle région de l'espace, je vous répondrai qu'ils sont au nombre de deux : le milieu physique auquel doivent être adaptées les espèces, le milieu biologique qui fait entrer en jeu la concurrence vitale. Double influence dont nous retrouverons l'équivalent ou le prolongement dans l'évolution humaine, en ces facteurs géographiques et ces facteurs historiques dont vous entretiendra tout à l'heure mon savant confrère, M. le Commandant de Lannoy de Bissy, à propos de la formation du caractère de nos populations de Savoie.

* * *

Si la terre avec la vie qui s'épanouit à sa surface a son passé, le ciel aussi ; et la Géologie n'est pas l'unique science à tourner à l'histoire. De nos jours l'Astronomie semble entrer dans la même voie, lorsqu'elle nous parle de la vie des étoiles, de soleils sur leur déclin ou dans toute la vigueur de la jeunesse, d'astres éteints, que sais-je ! Mais comme elle est très ancienne, le passé qu'elle évoque est plus reculé, plus étonnant encore. Il s'agit en effet des temps qui ont précédé les ères géologiques et l'apparition de la vie. Alors après avoir été une nébuleuse informe, la Terre parmi les astres errants dans l'espace était une étoile et n'avait pas encore de rides.

Bien des mystères sans doute planent encore et planeront toujours sur cette lointaine enfance du monde. Quoi qu'il en soit, les temps géologiques venant s'intercaler entre les temps géologiques d'une part et les temps cosmiques de l'autre, une avenue magnifique s'ouvre à la science vers l'origine des choses où la raison d'accord avec la Foi place le Créateur et son premier geste.

De cet Être suprême, de son intelligence et de sa puissance, l'homme se faisait déjà une haute idée, rien qu'à regarder avec le Psalmiste le spectacle de la nature actuelle. Les Grecs artistes jusqu'en Métaphysique y voyaient une harmonie, fondée sur des rapports de nombres, essences des choses. En nous disant leur grandiose évolution dans le passé ; en nous apprenant comment a marché le monde et non seulement comment il marche, les sciences telles que la Géologie ont varié, amplifié à l'infini le spectacle et partant grandi, glorifié l'artiste lui-même, Dieu.

Au lieu de cette froide harmonie dont les Grecs cherchaient la formule à travers l'espace, c'est une vaste et puissante symphonie à grand orchestre qui se déroule à travers la durée, et où se donnent rendez-vous, où viennent tour à tour se fondre tous les effets, toutes les sonorités, tous les rythmes.

Un long prélude, sur la note ample et grave : ce sont les temps cosmiques durant lesquels les atomes se cherchent,

s'assemblent, puis roulent en tourbillons énormes sur des trajectoires immenses.

En un coin de l'espace, le rythme soudain s'accélère : ce sont les ères géologiques qui s'ouvrent. Sur le thème fondamental se greffe un motif sonore, une musique à grand fracas, où passe la colère des éléments déchaînés, des montagnes qui déferlent, des continents qui s'effondrent. Puis comme par enchantement tout se calme, et l'on n'entend plus dans l'intervalle qu'une mélodie sereine et douce, image de ces périodes heureuses, paisibles, par lesquelles a passé la terre, alors que les eaux lentement et sans bruit s'éta-
laient à sa surface, d'où s'élevait déjà un léger et discret frémissement de vie.

Après plusieurs contrastes de ce genre, voici les âges historiques : l'homme paraît, les sociétés s'organisent ; l'air s'emplit d'une musique bavarde, confuse, comme des rumeurs de foule. Le rythme se précipite. Ça et là quelques dissonances voulues : c'est un empire qui croule, une révolution qui passe ; de brusques variations de tonalités : c'est un âge d'or qui s'annonce, un tournant qui se dessine dans l'Histoire, tandis qu'aux octaves supérieures pleuvent les notes aiguës, les trilles et les fugues, échos de la souffrance humaine, images de la pensée, qui, se faisant l'interprète de cette universelle symphonie, monte sans cesse en cris d'admiration et de prière, vers l'Artiste invisible qui l'a conçue et la dirige.

Et il en sera ainsi jusqu'à ce que tout s'éteigne : la pensée d'abord, pour se retrouver là où seront les âmes ; la souffrance ensuite avec la vie. La Terre, alors au terme de son évolution, s'en ira, « véritable cercueil roulant dans l'espace » (1), vers d'autres combinaisons cosmiques.

(1) P. Sertillange, *Source de la croyance en Dieu*, p. 338.

Réponse au Discours de Réception

de M. l'Abbé COMBAZ

par M. J. RÉVIL, ancien Président

Monsieur l'Abbé,

Les prêtres éminents du Clergé de la Savoie, sous l'égide desquels vous vous êtes placé et dont trois vous ont précédé comme professeurs au Grand Séminaire de Chambéry, se sont tous signalés, ainsi que vous l'avez rappelé, par d'importants travaux relatifs à la Géologie.

Monseigneur Billiet — l'un des fondateurs de notre Académie, qui devait devenir un prince de l'Eglise — a publié dans le premier volume de nos Mémoires une étude portant pour titre : « *Aperçus géologiques sur les environs de Chambéry* ». En 1844, lors de la réunion extraordinaire de la Société géologique de France dans notre ville, il prononçait le discours d'ouverture et esquissait, de façon magistrale, les traits principaux de la constitution géologique de la Savoie.

Cet illustre prélat était originaire des Chapelles, près Bourg-Saint-Maurice. Explorant dernièrement les pâturages qui dominant ce village, son souvenir revenait à ma mémoire, et je m'expliquais l'origine de son amour pour les Sciences de la nature. La flore très riche et la vue merveilleuse que l'on a, de ces sommets, sur la chaîne frontière et sur les massifs de la Haute-Tarentaise ne furent pas sans influence sur une intelligence aussi précoce que lucide, laquelle dut en garder l'empreinte indélébile.

Monseigneur Rendu, évêque d'Annecy, nommé président de la Réunion extraordinaire, faisait une remarquable communication « Sur les anciens glaciers, et sur quelques problèmes relatifs à la chaîne des Alpes ».

Ce savant, trop oublié aujourd'hui, se place au premier rang des Glaciologistes. Son célèbre ouvrage intitulé « *Théo-*

rie des Glaciers de la Savoie », paru également dans nos Mémoires, a fait époque dans la Science. Pour la première fois sont indiquées et la véritable cause du mouvement des Glaciers et celle de la dispersion des blocs erratiques. Quelques années plus tard, Tyndall, célèbre physicien anglais, en vulgarisait les résultats ; il rendait pleinement justice aux recherches de notre savant compatriote. « Il a publié, écrivait-il, un ouvrage à jamais mémorable ».

Le chanoine Chamousset, nommé secrétaire de la réunion de Chambéry, dirigea les excursions qui réunirent de nombreux naturalistes et offrirent le plus vif intérêt ; à cette occasion, il exposait ses recherches sur les terrains jurassiques et néocomiens de la Savoie.

Quand au chanoine Vallet, élève de ce dernier, il a dépassé son maître, s'illustrant par les travaux que vous avez rappelés, et qui eux aussi ont fait époque dans la science géologique. Les courses que j'ai effectuées sous sa direction m'ont laissé un souvenir ineffaçable, car à un talent de vulgarisation hors ligne il joignait un enthousiasme qu'il savait communiquer à tous ceux qui l'approchaient.

En consacrant à la Géologie les loisirs que vous laissez votre enseignement, vous avez, Monsieur l'Abbé, suivi une tradition qui m'est chère. Je dois vous avouer que c'est toujours avec un vif plaisir que j'ai participé à quelques-unes de vos explorations. Elles vous ont amené à des publications qui n'ont pas passé inaperçues et ont été vivement appréciées par les géologues alpins. Je suis heureux d'avoir à les résumer dans cette enceinte et devant le public d'élite qui assiste à votre réception.

Vos recherches, par sympathie sans doute pour celles de l'un de vos prédécesseurs, ont eu surtout pour objet les phénomènes de la période quaternaire, dernier chapitre de cette *Histoire de la terre* dont vous venez de tracer les grandes lignes. Cette période, intéressante entre toutes, se caractérise par l'apparition de l'homme et, dans nos régions montagneuses, par le grand développement que prirent les Glaciers.

Lorsque vous entrepreniez vos premières recherches, une

découverte sensationnelle, faite à peu près simultanément dans le Nord de l'Europe, en Amérique et dans les chaînes alpines, venait, si je puis m'exprimer ainsi, révolutionner ce chapitre de notre histoire. C'était la reconstitution de *plusieurs périodes glaciaires*, à l'époque quaternaire, qui prenait la place de l'unique période glaciaire des anciens géologues.

Les faits, permettant cette conclusion, venaient d'être établis de façon indiscutable, pour les massifs austro-alpins par MM. Penk et Bruckner, pour ceux du Dauphiné par M. Kilian, pour ceux de la Savoie par MM. Depéret, Kilian et Révil. Ces derniers, à Voglans, non loin de notre ville, avaient observé *au-dessous* et *au-dessus* des alluvions fluviales et lacustres (lignites, marnes et graviers) des dépôts franchement morainiques. Les glaciers avaient donc à un moment de l'histoire de nos massifs abandonné entièrement quelques-unes de nos vallées, pour y revenir ensuite.

C'est cette recherche des faits se rapportant à ces glaciations successives qui, à juste titre, vous a particulièrement préoccupé. Dans une notice que vous avez publié dans les Bulletins de la Société d'histoire naturelle de Savoie et qui porte pour titre « *Le Glaciaire de la partie supérieure de la Cluse de Chambéry* » — et en conformité des vues de M. le professeur Kilian — vous constatiez qu'au-dessus d'une terrasse de sables et de cailloutis, bien développée au sud de Chapareillan ainsi que sur l'autre rive de l'Isère, à S^{te}-Hélène-du-Lac, se trouvent les dépôts morainiques d'une « *réurrence glaciaire* ». Ces dépôts sont moins anciens que les moraines plus élevées, qui s'observent sur le plateau de Bellecombe, à l'ouest de Chapareillan. Deux glaciations, dans cette localité, étaient ainsi nettement mises en évidence.

De plus, pour préciser les divers termes de ce problème de la multiplicité des périodes glaciaires, les géologues Penck et Bruckner — avec la collaboration d'un jeune savant disparu prématurément, Léon Dupasquier — appelaient l'attention sur la liaison des terrasses alluviales avec les moraines. Ils établissaient que les alluvions — auxquelles ils donnèrent le nom de *formations fluvio-glaciaires* — ont été déposées par des rivières qu'alimentaient les glaciers, dont les moraines occupaient la région frontale. Pour ces savants, le pas-

sage du Glaciaire au Fluvio-Glaciaire constitue le *Cône de transition*, où se montrent parfois les alternances des deux formations.

Vous vous êtes donné pour mission de retrouver des faits analogues dans les massifs des Bauges et de la Chartreuse.

Dans l'étude du premier de ces massifs — pour lequel je vous ai prêté mon concours, mais qui, pour une grande partie, est votre œuvre — vous avez apporté une attention particulière à la nature des matériaux... « La nature des matériaux, avez-vous écrit, nous a paru le seul argument fournissant un point de départ sérieux pour la reconstitution des Bauges glaciaires. »

En effet, dans ce massif, un fait frappe l'attention ; c'est que les dépôts glaciaires n'ont pas une composition constante : les uns sont formés de matériaux alpins souvent volumineux mêlés à quelques roches d'origine locale, tandis que d'autres sont principalement constitués de matériaux calcaires avec débris de grès tertiaires, mais où se trouvent cependant quelques rares éléments alpins presque toujours roulés et de petite dimension. Il s'agit, dans ce cas, de matériaux repris d'alluvions alpines plus anciennes. Cette manière de voir semble rationnelle, car ces cailloutis se trouvent généralement en contre-bas des moraines à éléments exotiques.

Ainsi se distinguent les éléments de glaciers locaux, de ceux du Glacier Alpin, dont une branche a pénétré dans les Bauges par le Col du Frêne, pour rejoindre par le Col de Leschaux une dérivation du glacier venant du Massif de Beaufort.

Vous avez encore reconnu que les moraines locales passent ordinairement à des cônes de transition et à des terrasses franches. Plusieurs complexes de ce genre ont été postérieurement entamés par les cours d'eau. Sur leurs berges, vous avez pu procéder à des études minutieuses des caractères propres aux couches de passage de la moraine à la terrasse.

A juste titre, vous insistez, et à plusieurs reprises, sur l'idée que la solution du problème ne pouvait venir d'un examen exclusivement morphologique ; cet examen ne peut qu'apporter des confirmations à certains points de détail.

Enfin, il ne faut pas oublier que les chaînes calcaires des

Bauges ont subi aux époques récentes et subissent encore d'intenses actions érosives. Leur altitude actuelle ne correspond plus à celle des temps quaternaires, pendant lesquels les eaux de fonte provenant des glaciers ont stratifié, en aval du massif, les cailloutis si épais des rives du Chéran.

Cette monographie très fouillée — qu'accompagnent de nombreux profils — renferme de minutieuses observations qu'il n'est pas le cas de relater ici. Vous avez pu distinguer les glaciations désignées aujourd'hui sous les noms de *Rissienne*, *Wurmienne* et *Néo-Wurmienne*. Vos conclusions me semblent solidement établies ; les mêmes oscillations glaciaires ont été signalées dans d'autres massifs de l'Avant-pays alpin (le Jura, le pays de Gex, la Chartreuse, le Vercors) ; elles sont actuellement admises par tous les géologues compétents.

Vos recherches sur le massif de la Chartreuse, publiées dans les C. R. de l'Académie des Sciences de Paris, n'ont trait qu'à la fin des temps glaciaires. Les alluvions de la vallée du Guiers, en dehors du massif, ont été rattachées par vous à divers strates de retrait tant de la glaciation Wurmienne que de la récurrence Néo-Wurmienne qui l'a suivie.

D'autres études entreprises par vous dans la région de Belley, en collaboration avec M. Gignoux, actuellement professeur à l'Université de Strasbourg, ont également paru dans les C. R. de l'Académie des Sciences. Vous avez établi que les stationnements glaciaires de cette région sont antérieurs à la dernière récurrence.

Ces divers travaux, ainsi que ceux que vous aviez entrepris sur le massif du Chablais, — et où je vous avais accompagné — ont été interrompus par la guerre et votre état de santé ; ils n'ont pas été poursuivis. Il nous reste à espérer que vous pourrez bientôt les reprendre, ainsi que vos recherches sur le Quaternaire des environs de Chambéry. Vous en avez exposé quelques données, lors de la réunion de la Société Géologique de France en 1921, devant un auditoire où se trouvaient des maîtres de la Géologie française. L'un d'eux me disait récemment que vous êtes le géologue de la génération nouvelle, qui ait le plus rapidement compris les données du problème et en ait fourni la solution.

Si vous avez renoncé temporairement aux études sur le terrain, votre activité scientifique ne s'est cependant pas ralentie, et vous avez livré à la publicité quelques conférences d'un vif intérêt. Je citerai, entre autres, celles : « Sur les Eaux thermo-minérales d'Aix-les-Bains et de la Savoie », « Sur les Grands Glaciers d'autrefois et le lac du Bourget », « Sur Pasteur », cette dernière inédite. Toutes font honneur à vos talents d'écrivain et de vulgarisateur scientifique.

J'en dirai autant des articles bibliographiques que vous avez publié dans la *Savoie Littéraire et Scientifique*, surtout de votre rapport sur le concours de la fondation Caffé de 1922. Vous y faites preuve de vos connaissances des grands problèmes de la Géologie Savoisienne. Quelques notices communiquées à la Société d'Histoire Naturelle de Savoie « Sur l'Urgonien asphaltisé des chaînes du Jura » et « Sur les phénomènes quaternaires de la Bretagne » confirment mon appréciation. Elle est certainement celle de tous ceux qui assistent à cette séance et viennent d'entendre vos considérations sur l'Histoire et la Géologie.

Notre Compagnie a donc été bien inspirée en vous appelant à siéger parmi nous. Laissez-moi vous dire que je suis particulièrement heureux de voir entrer dans nos rangs un naturaliste avec lequel j'ai passé de belles journées à parcourir nos chaînes de Savoie, et dont les idées philosophiques et scientifiques sont pleinement d'accord avec les miennes.

En terminant, et en ma qualité de doyen des géologues savoyards, j'encouragerai les jeunes prêtres qui sont ou ont été vos élèves, à suivre votre exemple et à employer leurs loisirs à cultiver les sciences naturelles, particulièrement la Géologie.

D'un article de M. l'abbé Brémond, de l'Académie Française, — paru dans *le Correspondant*, il y a quelques semaines, — je veux vous citer les phrases suivantes :

« De tous les savants, les chercheurs de pierres sont, je crois, les plus atteints de la fièvre lyrique..... Les fleurs nous donnent des plaisirs plus exquis et plus intenses, mais d'une griserie moins spirituelle et où les hautes inspirations semblent avoir moins de part. La première gentiane bleue enfin

aperçue et cueillie avec quels transports ! est une joie pour toujours, mais elle n'ouvre pas les mêmes perspectives indéfinies que le plus humble fossile. La fleur ne raconte que son histoire propre, les pierres l'histoire du monde. »

De plus, qu'il me soit encore permis de vous faire entendre une voix d'outre-tombe, celle de Monseigneur Rendu, qui clôturait la réunion de la Société géologique de 1844 par les paroles suivantes, qui furent accueillies avec le plus vif enthousiasme :

« Ne soyez pas étonnés, disait-il aux savants qui l'entouraient, de nous voir applaudir avec tant d'empressement à vos efforts ; l'alliance la plus naturelle et en même temps la plus nécessaire est celle de la Science et de la Religion. Il fut un temps où ces deux compagnes qui auraient dû être toujours inséparables semblaient ne se regarder qu'avec une certaine défiance. C'est celui où les hommes de Science préoccupés d'un seul ordre d'idées ne soupçonnaient même pas le lien qui unit entre elles toutes les branches des connaissances humaines. Aussi privés du concours de cette chaîne majestueuse, qui rattache la terre au ciel, ils erraient ici-bas sans trouver la route qui mène à Dieu.

« Depuis lors, la Science a agrandi son horizon ; des hommes de génie se sont élevés à des hauteurs d'où, planant à la fois sur toutes les connaissances humaines, ils ont entrevu la pensée universelle qui préside à toutes choses. Aussi voyez la différence : il n'y a qu'un demi-siècle, un orateur chrétien, se défiant des hommes de science, leur disait : arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jusqu'aux enfers. Aujourd'hui, Messieurs, rassurés sur l'inébranlable constance de notre foi, nous vous disons : creusez, creusez encore : plus vous descendrez, plus vous vous rapprocherez du grand mystère de l'impuissance de l'homme, et de la vérité de la religion. Creusez donc, creusez toujours ; *mundum tradidit disputationibus eorum* ; et quand la Science aura donné son dernier coup de marteau sur les fondements de la terre, vous pourrez, à la lueur du feu qu'il fera jaillir, lire encore l'idée de Dieu et contempler l'empreinte de sa main. »

Commandant DE LANNOY DE BISSY

LE CARACTÈRE SAVOYARD

Discours de Réception à l'Académie de Savoie

Séance solennelle du 3 Juillet 1924

Mon Général (1),

Messieurs,

Lorsque j'appris, par la lettre traditionnelle de M. le Secrétaire perpétuel, le grand honneur que venait de me faire l'Académie de Savoie en m'admettant parmi ses membres, j'eus la satisfaction de voir que la suscription de cette missive faisait état du grade que je conserve dans l'armée. Rien ne pouvait m'être plus agréable.

On n'a pas vécu vingt ans sous l'uniforme sans garder du métier des armes une certaine empreinte, sans lui garder surtout une profonde affection. Celle-ci s'augmente lorsqu'on a été élevé comme moi, dès la prime jeunesse, dans ce milieu militaire qui, seul aujourd'hui, ose encore se glorifier de « servir ».

Ces souvenirs, cette affection, sont la raison pour laquelle, bien que retiré du service actif, vous me voyez ici en uniforme.

.

Monsieur le Secrétaire perpétuel a bien voulu mentionner dans sa lettre mes études d'histoire et de géographie et m'écrire, que ce sont là les titres qui furent retenus lorsque vous m'avez convié, Messieurs, à m'asseoir parmi vous.

(1) Le Général Madelin, commandant le groupe fortifié de Savoie et les subdivisions d'Annecy et de Chambéry.

Combien cependant me faudra-t-il travailler encore, avant d'occuper à l'Académie une place digne des Costa ou des Raymond qui m'y ont précédé ?

Combien modestes sont mes travaux à côté de ceux des savants et des explorateurs entrevus autrefois dans la maison paternelle ? Parmi ceux-ci, Monseigneur Le Roy, Supérieur général des Pères du St-Esprit, Monsieur Duveyrier, le Colonel Roma du Bocage, le Maréchal Joffre sont peut-être les seuls qui soient encore de ce monde. Que sont mes titres à côté des leurs ? Que pèsent-ils dans la balance auprès de ceux de mon père, qui fut membre correspondant de cette Académie et dont vous avez certainement voulu honorer la mémoire en distinguant l'aîné de ses fils ?

C'est bien à lui, en tout cas, que revient en très grande part l'honneur que vous me faites, comme aussi aux maîtres, clercs, laïcs ou militaires, qui m'ont enseigné l'Histoire et la Géographie et m'ont fait aimer ces deux sciences, sœurs inséparables.

.

Inséparables, Messieurs, parce qu'aucune des deux, prise isolément, ne peut répondre entièrement à certaines questions qui se posent chaque jour. Inséparables encore parce que l'étude de l'une d'elles ne peut être conduite utilement que parallèlement à celle de l'autre.

Encore que cette union soit très généralement admise, une école prétend cependant, depuis quelques années, transformer la géographie en une science exacte qui, mieux comprise, n'aurait plus aucun besoin de l'histoire pour expliquer les grands événements du passé.

Sans doute le caractère et le rôle d'un peuple dépendent du sol qu'il laboure, de la place de son pays dans le monde et de la structure même de ce pays. Sans doute la configuration du sol conditionne l'avenir d'une cité, mais est-elle suffisante par elle seule à pouvoir l'annoncer ? Tel n'est pas mon avis : je ne crois pas que tout carrefour de vallées donne fatalement naissance à une agglomération urbaine, de même que je ne crois pas à l'existence d'une nation gauloise homogène sous prétexte que la Gaule était parfaitement et

géographiquement limitée. Si cette école nouvelle continuait à faire des adeptes, nous assisterions bientôt à l'éclosion d'une série d'études dont le seul but serait de démontrer que l'histoire a eu tort en ne suivant pas les indications de la géographie, ce qui cependant se voit bien souvent.

Combien plus sage, à mon sens, fut cet employé des postes, qui, chargé de remettre un pli à M. le Président de la Société de Géographie de Chambéry et sachant d'autre part que cette Société n'existait pas, le plaça tout simplement dans le courrier de la Société d'histoire et d'archéologie ?

Cet homme avait raison. Chambéry ne peut se voir incriminée de n'avoir pas de Société de géographie puisqu'elle possède une Société d'histoire.

Il est bon, il est utile que les mêmes hommes s'occupent des deux sciences.

.

Il y a peu de jours un étranger à ce pays, frappé de certaines particularités, fort justement observées, me disait : « Quel est donc le caractère savoyard ? »

Pris à l'improviste, je répondis de mon mieux ; mais je dois avouer que rentré chez moi je choisis dans la bibliothèque tous les livres d'Histoire et de Géographie dont l'étude pourrait étayer et compléter ma réponse.

Puisque, Messieurs, je suis ici pour lire un discours et qu'apparemment vous êtes venus pour l'entendre, si mauvais ou si ennuyeux soit-il, voulez-vous me permettre de vous faire part de mes recherches ? Peut-être réussirai-je à vous prouver qu'Histoire et Géographie ne sont pas sciences rébarbatives ni si désagréables.

.

Voyons d'abord la Géographie.

Elle nous apprend que la Savoie est située au point de rencontre du Jura et des Alpes. Or il se trouve que les Alpes ont, en Savoie, une direction générale presque parallèle à celle du Jura, et que la rencontre de ces deux systèmes montagneux ne peut avoir lieu que parce que le Jura, composé dans son ensemble de chaînons tout à fait rectilignes, change tout à coup d'aspect dans sa partie méridionale.

Il se termine en effet par une sorte de main aux doigts largement ouverts qui s'appuient sur nos massifs subalpins. Imaginez que le pouce, que j'appellerai le Mont-Vuache, vienne par le Salève se placer sur les Drances et que les autres doigts, qui prendront des noms divers comme la Combe, le Gros-Foug, le Mont-du-Chat et la Crusille, viennent toucher les Bornes, les Bauges et le massif de la Chartreuse, vous aurez une représentation assez exacte de la façon dont cette main recouvre tout le terrain resté libre entre les dernières pentes des Alpes et la vallée du Rhône.

La plaine n'existe pour ainsi dire pas, dans un pays aussi montagneux que le nôtre, puisque le seul endroit où l'on pourrait la trouver, c'est-à-dire, entre les deux massifs montagneux qui l'enserrent, se voit strié par des arêtes continues et nombreuses qui dépassent souvent mille mètres d'altitude. Par suite le type de la population est exclusivement montagnard. Les riverains de nos lacs eux-mêmes, dont la pêche demeure la principale occupation, rappellent par certains côtés la population maritime des côtes niçardes où la montagne plonge comme ici dans les flots.

Il est fréquent de voir, les jours de grandes pêches, les bateaux à voiles quitter les rives, en ligne de bataille, et nos pêcheurs lancer le grand filet comme en Méditerranée.

Mais la pêche terminée, nos marins redeviennent montagnards ; vous les verrez remonter patiemment la terre de leurs vignes comme vous le voyez faire en Tarentaise ou bien dans la Maurienne.

Partout en Savoie il faut monter. C'est qu'en montant on trouve souvent le soleil, soit qu'il ne puisse atteindre le fond de la vallée, tant sont élevées les montagnes qui l'enserrent, soit encore que la brume qui traîne au-dessus des torrents refuse de le laisser percer. C'est en montant que l'on va dans la vallée voisine et qu'on atteint le col qui permet de s'y rendre.

Comment, cette perpétuelle nécessité, ne déteindrait-elle pas à la longue sur le caractère des habitants ? S'élever suppose un long, un patient effort. Le Savoyard tend en effet plus que tout autre à rechercher une condition meilleure et à s'élever au prix d'un labeur acharné.

Sachant bien que l'horizon ne se découvre qu'après une montée longue et dure, il lui semble naturel de n'atteindre son but qu'après une pénible ascension.

Suivons notre homme gravissant la montagne pour y gagner un col. Il l'atteint, la franchit, puis redescend sur l'autre versant. Qu'il se retourne, il voit la crête se relever et dresser à nouveau sa muraille comme une barrière qui se referme derrière lui.

De ce côté des monts, ce sont d'autres habitudes, d'autres coutumes ; il s'y plie facilement, tout en gardant pour lui les siennes. De ce fait le Savoyard devient un merveilleux voyageur ne craignant ni son temps, ni sa peine, vivant à l'aise dans des milieux nouveaux.

Il est par ailleurs fréquemment un homme instruit : on trouve encore dans la Haute-Maurienne de braves cultivateurs qui lisent couramment le gothique et s'intéressent aux vieux grimoires. Les longs mois d'hiver sont toujours employés en lectures diverses parmi lesquelles on est frappé de trouver parfois la vie des Saints, et souvent des récits de voyages. Dans maints villages un ancien raconte le soir à la veillée, devant un auditoire attentif, ce qu'il a vu lui-même, autrefois, en parcourant le monde.

Le voisinage des cols, si fréquentés l'été, où passent d'ailleurs tant d'étrangers, favorise ce penchant au voyage chez ceux qu'on appela « les portiers des Alpes ». N'est-il pas très humain de vouloir faire soi-même ce qu'on voit faire aux autres ?

Et puis le montagnard n'est-il pas un nomade lui-même ? Lorsqu'arrive l'été il quitte son village : toute la famille le suit. On se rend au Chalet.

Aller au Chalet : c'est le rêve des six longs mois d'hiver. Se lever à l'aurore, courir dans les prairies fleuries pour garder les troupeaux, vivre dans la nature, au son des cloches sans autre horloge que le soleil, ne voir devant soi que le ciel bleu et le sommet des cimes, quelle vie ! Le temps manque pour chercher son voisin et parler avec lui. Il y a tant à faire là-haut ! D'abord rebâtir les toitures écrasées par la neige, rétablir les fontaines, les passerelles que les pluies de printemps ont détruit trop souvent. Il faut ensuite retra-

cer les sentiers, aller chercher du bois pour faire bouillir les chaudrons, traire les bêtes, les soigner, les sortir au matin et les rentrer le soir.

De temps à autre un de ceux qui sont restés pour garder le village désert, prend aussi le chemin de la montagne ; ou bien c'est le Curé qui monte faire sa tournée des chalets. Ils apportent les nouvelles d'en bas et le maigre courrier, peu de choses, puisqu'en bas c'est la mort, qu'en haut seul est la vie.

Mais voici que Septembre ramène les pluies froides, les gelées, les brouillards. Bien à regret la troupe se reforme, les bêtes les premières, puis le mulet portant tout, mobilier, matériel, souvent les tout petits. La caravane descend avec des mines de regret : le voyage est fini !

Là-haut maintenant la neige va tomber. Elle obstruera les cols, couvrira les plateaux, descendra dans la plaine, rendant tout commerce impossible.

Dans chaque vallée il faudra s'ingénier à se suffire soi-même. Aussi trouvons-nous dans chacune de nos provinces, malgré l'heureuse amélioration de la voirie, tous les genres de culture et tous les corps de métier.

Le Savoyard est industriel par nécessité : c'est une autre dominante de son caractère. Il est évidemment « ramoneur », puisqu'on le dit et qu'on le croit par delà le Rhône, mais il n'est pas que cela. Il est aussi maçon, charpentier, parfois sculpteur et peintre, laboureur et vigneron, voire pêcheur ou chasseur de chamois ; il est même horloger, mécanicien, électricien, tous métiers qui développent ses qualités naturelles d'observation et font apprécier ses services en quelque endroit qu'il se trouve.

L'endroit importe peu en effet. La Savoie, nous l'avons vu, se trouve à la jonction de deux systèmes montagneux qui jouent dans l'économie de l'Europe un rôle de premier plan, puisqu'ils départagent des territoires qui sont l'apanage de trois nations bien caractérisées. Au Nord-Est, entre les Alpes et le Jura, ce sont les terres germaniques ; à l'Ouest, les provinces françaises ; au Sud-Est, dans la boucle des Alpes, la plaine d'Italie. Ainsi la Savoie se trouve exactement placée au carrefour de trois civilisations très différentes dont parti-

cipent fatalement le caractère, les mœurs et les habitudes de ses habitants.

Bien entendu, la caractéristique française domine puisqu'aussi bien les chaînes jurassiques, que les massifs alpins de la Savoie, s'inclinent naturellement vers la France. Mais les grandes dépressions qui s'y trouvent, ont de tous temps livré passage aux grandes routes qui relient le bassin du Rhin ou bien celui du Rhône à la plaine du Pô.

Les Allobroges y avaient déjà de bons chemins : l'un d'eux fut emprunté deux siècles avant notre ère, par l'armée d'Annibal, se rendant d'Espagne en Italie. Plus tard, les Romains s'en servirent pour établir les trois voies magistrales de l'Empire d'Occident qui servirent de pivot à toute leur politique. Ce fut d'abord la route de Milan à Vienne qui, par la val d'Aoste, la Tarentaise et la vallée du Guiers, gagnait le long couloir du Rhône ; puis ce fut celle de Milan vers Strasbourg par Conflans, Annecy et Genève ; enfin celle de Strasbourg à Vienne et vers la Narbonnaise, dont la section spéciale, de Genève à Saint-Genix, traversait la Savoie.

C'est à peine si, par la suite, ces tracés furent modifiés : tout au plus, peut-on dire, que le triangle qu'elles formaient en Savoie se rétrécit au point, qu'il pût tenir à l'intérieur des murs de cette bonne ville de Chambéry, capitale du Duché. Cette ville devint, dès lors, le nœud des grand'routes postales qui de Suisse, ou bien de France, partaient vers l'Italie. Dans ce parcours le Mont-Cenis remplaça bien le Petit-Saint-Bernard, mais cela ne changea rien aux grandes lignes de l'ensemble.

N'est-il pas remarquable que, dans la révolution causée par l'utilisation de la vapeur et du rail, la Savoie ait conservé son rôle de carrefour en Europe ?

Comme il y a deux mille ans, les mêmes grandes voies traversent son territoire et nous voyons glisser les trains rapides, de Genève à Marseille, de Paris à Rome, de Bordeaux à Milan, comme nos lointains ancêtres virent rouler les postes impériales gagnant, par ce pays, la Préfecture des Gaules, l'Espagne et l'Océan ou bien la Germanie.

.

Comment le Savoyard n'aurait-il rien gardé de ce perpétuel commerce ou des habituelles rencontres qu'il suscite ? Montagnard, il doit, en partie, à la Germanie son esprit de discipline, d'ordre et de méthode, peut-être aussi cette obstination naturelle qui le fit qualifier de « Testa dura » par ses voisins Piémontais. Il tient évidemment de l'Italie son caractère enjoué, prompt à la répartie, son habileté dans les négociations, sa remarquable souplesse, son esprit de temporisation, son horreur de l'irrévocable, enfin son extrême politesse. Pour le reste il est tout Français. C'est à la France qu'il doit son urbanité, son caractère affable, sa distinction native, sa loyauté, sa probité, toutes qualités qui font, de cette grande nation, le peuple le plus policé du monde.

Faut-il parler de ses défauts ? Ce sont ceux mêmes de toutes ses qualités : le Savoyard est, à coup sûr, un peu lourd, difficile à convaincre, trop amateur de paroles. Il se contente trop souvent d'un minimum dans l'exécution de ses projets, ce qui peut laisser croire qu'il manque d'esprit de suite. Il pardonne difficilement, devient parfois violent ou bien incline au scepticisme : petits défauts qui sont bien peu de choses à côté de ses nombreuses et très réelles qualités.

Ces particularités semblent avoir échappé au rédacteur d'une Revue de géographie très moderne qui soutenait récemment la thèse que tous les habitants de la rive gauche du Rhône sont de race identique.

De la situation géographique spéciale de la Savoie il n'est d'ailleurs pas question. Bien au contraire on s'y plaît à rechercher les points de rapprochement, fussent-ils infimes ou faux, qui semblent pouvoir étayer ce paradoxe.

L'immense plaine viennoise, que Polybe, plus averti, comparait très justement au delta du Nil, disparaît pour n'être plus que le point de comparaison, tant recherché, avec nos terres du petit Bugey de l'autre côté de l'Épine. Le lac de Charavines et les marais de Bourgoin deviennent la réplique des nappes bleues du Bourget, d'Annecy ou du Léman. Le mauvais chemin du Lautaret, que Jules César abandonna dès son premier voyage, est mis au même rang que la route impériale du Petit-Saint-Bernard, désignée déjà par Strabon,

comme la seule carrossable, de son temps, pour traverser les Alpes.

Petits détails, on le voit, mais gros de conséquences. Encore faut-il les voir ou du moins ne pas vouloir les cacher.

C'est ici que l'histoire entre en ligne et déchire brutalement le voile qu'on a voulu jeter.

.....

D'abord, quels sont ces hommes qui habitent la Savoie ? Quelles sont leurs origines ?

Allobroges, Centrons, ou autres, ce sont des Celtes, ou Gaulois, depuis le vi^e siècle avant J.-C., mais, des Gaulois bien à part, qui, durant 500 ans, vécurent sous la domination romaine sans dépendre d'aucune façon du Consul ou du Préfet de Lyon.

Faut-il rappeler ici qu'ils n'étaient pas conviés aux assises des Gaules et qu'ils ne figuraient pas parmi les troupes assiégées dans Alise ?

Forcés ensuite de partager leurs terres avec les Burgondes, venus des plaines de la Baltique, il est permis de croire que si dans leurs veines coule un peu, très peu de sang romain, il doit par contre y avoir pas mal de sang germain. Par là l'histoire rejoint bien la géographie. Mais ce que l'histoire ajoute, c'est qu'aux environs de l'an 1000 nos Alpes furent en tous sens parcourues par les Maures. Elle dit bien, il est vrai, que devant leurs pillages, les peuples refluèrent vers la plaine du Rhône jusqu'au jour où les Comtes de Provence réussirent à détruire leur repaire maritime. Mais ce fait seul permet de supposer que, coupés de la mer, les Maures qui se trouvaient en Savoie, pour surveiller les cols, durent s'y fixer et demeurer dans nos montagnes ?

Hypothèse, bien tentante, qui expliquerait entre autres la finesse des attaches, l'élégance et la majesté de la démarche que bien des étrangers se sont plu à remarquer ici.

Je vous ai parlé de la situation géographique de la Savoie, au carrefour des routes menant vers trois civilisations différentes, et de l'influence que cette situation, tout à fait spéciale, ne pouvait manquer d'avoir exercé sur la nation.

Mais l'histoire va plus loin et jette un jour singulier sur

l'immense va et vient dont la Savoie fut de tout temps le théâtre.

C'est par nos routes que les Rois francs gagnèrent la Lombardie, par elles aussi que les souverains du Saint-Empire Germanique se rendaient sur leurs terres d'Italie ou bien dans leur beau royaume d'Arles. La Savoie vit passer tour à tour les guerriers de Pépin, de Charlemagne, de l'Empereur Henri IV, qui devait revenir plus tard en bien modeste équipage pour gagner Canossa. Elle vit les reîtres et les Sarrasins de Barberousse, les régiments bigarrés, que François 1^{er} menait contre Charles-Quint ou qu'Henri IV installa dans ce pays, où d'ailleurs la chronique rapporte qu'on fit « moult folies ». La Savoie logea de tout : Français, Anglais, Allemands, Suisses, Italiens, Espagnols et même des Arabes.

Puis ce fut cette légion d'artistes, de banquiers, d'industriels ou de simples marchands que la Renaissance attira d'Italie vers la France. Plus tard, cet étrange commerce des denrées coloniales dont le traité d'Utrecht nous garantissait le monopole. Sans arrêt les chariots d'épices remontaient de Marseille en Savoie pour être ensuite dirigés sur la Suisse, sur l'Allemagne ou vers l'Italie. Ne cherchons pas d'autre origine aux savoureux prénoms de Marius, de Claudius, de Julia que nos registres consignent si souvent.

Des équipages plus brillants, plus dorés faisaient aussi résonner notre pavé ducal. C'étaient ceux des Princes, des Ministres, des Cardinaux sur la route de Rome ; c'étaient ceux de gentilles princesses, toutes jeunes fiancées qui se rendaient à la cour de France ou dans les multiples maisons princières de l'Allemagne ; c'étaient ceux des filles de France qui donnèrent à la Savoie tant de brillantes souveraines. C'est ainsi que passa la dernière, Clotilde de France, sœur de Louis XVI, ignorante de l'affreux lendemain, comme avant elle avait passé cette délicieuse princesse de Carignan qui devint Princesse de Lamballe.

Puis ce furent les troupes républicaines portant la Révolution, d'abord chez nous, puis vers la Suisse et le Piémont ; vingt ans plus tard la Savoie voyait les pandours et les croates de Bubna.

Comment cette situation bien à part sur la carte d'Europe, comment tous ces grands faits d'histoire n'auraient-ils pas, à la longue, influé sur la race ? Comment le Savoyard n'aurait-il pas une physionomie très spéciale dans la grande famille des montagnards alpins ?

.....

De taille plutôt grande il est brun généralement, encore que parfois blond dans certains recoins du pays. Les traits sont réguliers et fins, le teint mat ou très légèrement coloré. Il a le regard clair, les épaules bien placées et la poitrine ouverte, la démarche souple et allongée, paraissant lente à l'observateur superficiel.

En somme fort beau modèle, ce qui excuse les belles Piémontaises de n'avoir jamais laisser défilier « La Brigade » dans les rues de Turin sans courir l'acclamer et la couvrir de fleurs.

J'ai lu, Mesdames, quelque part dans un auteur français, « qu'en bien peu de pays les femmes sont plus jolies et plus capables de faire de meilleures mères ».

Combien sont-ils ces Savoyards ? Six cent mille tout au plus, un peu moins que l'on compte aujourd'hui d'habitants dans la ville de Lyon.

Les seuls dons de la nature, les seules circonstances géographiques ne peuvent expliquer comment ce petit peuple tient une place si grande dans l'histoire, ni comment il s'est échappé de son sein cette pléiade d'hommes distingués qui font de la Savoie l'égale des grandes nations.

L'histoire encore nous en dira le pourquoi et complètera notre portrait.

.....

Du jour où nos Princes, nantis du titre de Comtes en Savoie, commencèrent « à rassembler des terres » des deux côtés des Alpes, il est fort peu douteux qu'ils entrevoyaient déjà un brillant avenir.

La modestie de leur Comté ne semble pas les avoir arrêtés ; l'ascension sera longue, mais elle aboutira. Par là, dès le principe ces princes furent de bons Savoyards. Leurs sujets

sont peu nombreux, ils sauront mériter leur confiance. Le sol est dût et la nature pas trop clémente, ils feront preuve de la plus stricte économie.

De fait, ils surent limiter sagement les besoins de l'Etat. Payant d'exemple, soucieux de leurs finances, ayant les emprunts en horreur, prenant leur large part de la conduite des affaires, ils surent cependant, comme a dit d'Argenson, « tirer leur royaume au cordeau et y pourvoir à tout », et le ministre de Louis XV ajoutait : « tout s'y ressent de la propreté que l'on voit dans les petits ménages. »

Pourtant, ils savaient faire grand à l'occasion et Chambéry garda longtemps le souvenir des fêtes somptueuses données en l'honneur des Rois ou des Empereurs qui traversaient l'Etat.

Le peuple comprenait : il admirait ses princes.

Invité de bonne heure à s'occuper lui-même de ses biens, ce peuple eut très tôt ses libertés, ses franchises communales ou bourgeoises.

C'est une des grandes originalités de l'histoire sociale de la Savoie.

Les princes ne craignaient pas de s'adresser aux Etats des Provinces et de partager avec le peuple les soucis du pouvoir. Plusieurs fois la Nation fut ainsi invitée à choisir des régents, parfois même à décider d'une succession au trône. En 1477, ce furent les Etats d'Annecy qui décidèrent l'abandon du Bas-Valais.

.
De cette estime pour les Princes, de cette étroite collaboration naquit la confiance du peuple, répondant à la confiance que le pouvoir mettait en lui.

Ecoutez cette histoire qui n'a pas encore cent ans, puisqu'elle se place dans le mois de juillet 1830 et que j'emprunte à Louis Dimier. Le Roi Charles-Félix résidait à Hautecombe dans la compagnie des moines, et des maçons qui restauraient l'Abbaye. On apprend un beau jour que la Révolution vient à nouveau d'éclater dans Paris. Des amis inquiets représentent au Prince la solitude de l'Abbaye, les possibilités d'un coup de main sur ce rocher perdu, en un

endroit si voisin de la France. Ils le supplient de regagner Turin. « Non, non, dit le Roi, il suffit que je demeure à Chambéry ; là, au milieu de mes fidèles Savoyards, soyez assurés que je ne craindrai plus rien. »

Le soir même, le Roi, sans escorte, parut dans sa loge au théâtre, et la salle tout entière, debout l'acclama.

Tels étaient les rapports des Princes et de la Nation.

Cette confiance réciproque semble être un des traits dominants du caractère savoyard. Il explique si bien tant de hauts faits dont notre histoire est pleine, et dont plusieurs sont rappelés dans l'ouvrage remarquable que notre ancien et regretté Président, M. le Baron du Bourget, a composé à la gloire de la Brigade.

Laissez-moi vous citer celui-ci. Nous sommes en 1691, vers la fin du mois de Juillet. Depuis un an déjà Montmélian, défendue par quelques compagnies de milice, résiste au siège que Catinat a mis devant ses murs. Le Gouverneur, M. le Marquis de Bagnasque, veut à tout prix faire connaître à Victor-Amédée II la situation critique de la place. Il n'y a plus pour sortir que le cours de l'Isère et cependant deux hommes se présentent et se mettent à la nage. L'un se noie, l'autre parvient sur la rive opposée ; il gravit la colline sur laquelle se trouve la route d'Italie. Il est pris, conduit à l'Etat-Major français et sommé de révéler sa mission. Il s'y refuse obstinément et s'entend condamner à être pendu. Hissé sous la potence et invité à demander pardon au Roi de France : « Je ne suis point son sujet, répond tranquillement le soldat, et n'ai pu l'offenser. Mais je fais mes excuses à S. A. R. et à Monsieur le Gouverneur de les avoir si mal servis. »

Un autre fait est non moins significatif.

La Savoie venait d'être occupée par les soldats de Montesquiou et simplement annexée à la France. Beaucoup de Savoyards servaient dans leurs vieux régiments et luttèrent contre l'envahisseur. Tous les cols étaient surveillés par l'ennemi. Qu'importe, jusqu'au jour où les corps furent dissous, les recrues affluèrent pour combler les vides causés par la bataille. Et pourtant la Convention avait décrété

« que tout Savoyard qui continuerait à servir le Roi Sarde serait tenu pour traître et condamné à mort ».

Mais la confiance avait engendré la fidélité, le dévouement et l'amour.

.....

Depuis que nos Princes sont partis vers d'autres destinées, cet amour se reporte tout entier sur ce mot de « Savoie ».

Nul ne se réclame plus que le Savoyard du nom de sa Province. Entend-il loin d'ici prononcer ce nom magique de « Savoie » qui fut son cri de guerre, tout son être frémit : il voit ses torrents, ses glaciers, ses rochers et ses lacs. « Savoie » c'est son histoire, c'est son bien ; c'est la large Croix Blanche plaquée sur un fond rouge qui symbolise la noblesse de sa race.

Savez-vous qu'à la guerre dernière nos hommes voulurent encore la mener à la gloire ? On la vit à Souchez, au Kimmel, devant Verdun, sur les sommets des Vosges, partout où nos bataillons furent lancés dans la fournaise. D'autres, autrefois, avaient déjà voulu cela. Aux Indes, dans le siècle dernier, par ordre du Général de Boigne, les étendards mah-rattes furent portés au combat timbrés de l'écu de Savoie.

Tout l'amour du pays s'incarne en effet dans cette croix qu'Amédée III fut chercher en Orient il y a près de huit siècles, insigne qu'il emprunta aux Chevaliers de St Jean, militaires et religieux, tout à la fois.

Ainsi se confondit dans un culte commun l'amour de la patrie et du Maître des choses.

.....

Nous touchons ici au dernier trait, peut-être à l'un des plus saillants du caractère savoyard. Ce peuple est catholique, il est romain jusqu'à la moëlle, malgré que la Réforme, depuis longtemps, l'enserme comme un étau : au Nord les protestants de Genève et de Berne, au Sud les Vaudois, tant du côté Piémont que vers le Dauphiné. Serait-ce que la Géographie ne peut expliquer tout et que l'on doive encore recourir à l'Histoire ?

Que trouvons-nous à l'origine de ce pays sinon des moines,

des évêques et des saints ? Saint Maurice d'abord, saint Germain, saint Bernard de Menthon. La Savoie ne compte plus les évêques qu'elle fournit à l'Eglise. D'aucuns devinrent papes comme Gérold de Chevron ou Pierre de Champagne et longtemps la Savoie n'eut d'autre politique italienne que celle du Saint-Siège. En Lombardie, dans les Romagnes ou le royaume de Naples, chaque fois que le Savoyard se battit, ce fut pour les Pontifes :

Benemerito della Chiesa
Amatissimo del Papa.

Comme toujours en Savoie, le peuple aussi bien que les Princes eut sa part de mérites et de gloires. Quand Amédée VIII devint Pape à son tour, ce fut un enfant de ce peuple, le Cardinal Allamand, qui lui porta la tiare.

On comprend donc la stupeur causée par la nouvelle que Genève trahissait son baptême. Le peuple, à ce moment sans Princes, car la France appuyée des Bernois occupait le pays, se posa de lui-même en rempart du monde catholique.

Ses juges condamnèrent et brûlèrent sans pitié, d'abord les bibles, et puis les hérétiques qui tentaient d'émouvoir la nation.

Cela dura trente ans, jusqu'au retour des Princes.

Cependant le Nord avait connu des défections, mais l'empreinte romaine était telle qu'en quatre ans, St François put rallier le troupeau égaré.

Plus tard les Gallicans, les Jansénistes n'eurent pas plus de succès. La « Croix Blanche » de Savoie n'a pas « les bras étroits ».

Aussi ne cherchons pas ici l'esprit de la Réforme. Le Savoyard sert ses chefs, comme son Dieu, loyalement, franchement, avec joie : l'idée ne lui sied point que l'on puisse opposer le service des uns à celui du Seigneur.

Son rire est clair et franc, son commerce agréable, ce qui n'empêche pas qu'il plaisante souvent et que par sa répartie facilement « pince sans rire » il est parfois déconcertant.

De là vient que l'on croit qu'il dissimule sa pensée ou que l'on dit qu'il n'est pas franc. Serait-ce aussi qu'il a vu

trop vite trop de choses nouvelles ou bien que ses maîtres ont changé trop souvent ? Ou bien encore qu'il se sent faible et qu'il veut se défendre, que la vie n'est pas simple lorsqu'on vit aux frontières ?

C'est « bien possible » pourrai-je vous répondre, comme on le fait ici, en donnant à ce mot le sens même qu'on lui donne, si je ne venais pas d'exposer tout au long ce qui peut faire comprendre le « Caractère Savoyard ».

.

Messieurs, dans la grande famille française, la Savoie conserve sa physionomie bien à part et son individualité.

Pays de lacs, de vallées et de pics où les neiges éternelles brillent sous les rayons brûlants d'un soleil de Provence, où les eaux claires reflètent le bleu profond du ciel d'Italie ; pays de rêves où les pampres vermeilles voisinent avec les pâturages verts et les sombres forêts ; grand chemin de l'Europe latine qui soude les nations, passage unique de France en Italie, la Savoie se fait gloire de sa remarquable situation géographique.

Elle est plus qu'une province puisqu'elle a « ses provinces ». Ses huit siècles de vie propre, son passé magnifique ont fait d'elle une nation, dont le drapeau connut la gloire.

Elle a son caractère, sa fierté, son histoire qu'il serait vain et sot de vouloir ignorer.

La Savoie sera toujours, n'en déplaise à certains, parce que rien ne peut faire qu'elle ne soit.

Réponse de M. Emmanuel DENARIÉ
au Discours de Réception
du C^t de LANNOY DE BISSY

Monsieur,

Au cours de cette mémorable séance du 3 juillet 1924 où l'Académie de Savoie vient de faire une double et si profitable acquisition, vos auditeurs viennent de faire un fort agréable voyage à travers nos régions alpestres.

Après M. l'abbé Combaz, qui en a déchiré l'écorce pour nous en montrer la lente et perpétuelle évolution à travers les âges, avec vous nous sommes remontés à la surface. Nous voilà donc amplement renseignés, et pour que la leçon fût complète, il n'a manqué qu'un physicien pour nous dire ce qui se passe sur nos têtes ; mais là nous trouverions surtout les nuages qui sont un peu la demeure des poètes ; or, des poètes nous ne saurions qu'en faire aujourd'hui, d'autant plus que la poésie dans son sens profond, comme dans tout ce qu'elle a de puissance évocatrice, se dégage naturellement des spectacles qui viennent de défiler sous nos yeux. Nous la sentons aussi dans le sentiment généreux et élevé qui a dirigé vos travaux respectifs, et j'ajoute que la forme élégante dans laquelle ils nous ont été présentés n'a fait qu'ajouter à notre plaisir.

Vous n'avez pas, Monsieur, comme votre corrécipiendaire, l'avantage d'être reçu par un des maîtres les plus éminents de la science géologique, et je dois vous avouer que comme Géographie les horizons familiers de mon petit coin de terre ont satisfait jusqu'ici toutes mes ambitions ; mais comme vous êtes avant tout Savoyard, et que je le suis presque autant que vous, j'espère que nous pourrons nous entendre.

Votre discours ne nous a point surpris. Je vous dirai même que nous l'attendions. Sur notre vieille terre de Savoie, il n'est pas un chemin, pas un sentier qui ne vous soit

familier, et il est très naturel que vous nous parliez des belles rencontres que vous y avez faites.

Certes, vous n'êtes pas arrivé le premier en date : depuis que l'on s'est avisé de découvrir la Savoie, romanciers et chroniqueurs, artistes et poètes, jusqu'aux savants économistes même, semblent s'être entendus pour la venger d'un long et dédaigneux silence. Tous ses charmes ont été amoureuxment étalés, ses richesses mises à jour, ses gloires enfin tirées de l'ombre. J'allais oublier le Syndicat d'Initiative dont un des hommes les plus hautement considérés de notre pays vient, à bon escient, de vous céder la présidence, et qui, de la Maison du Tourisme, jette sa note bruyante dans ce concert d'acclamations et de louanges.

Il semblerait donc qu'il n'y a plus rien à dire sur la Savoie, et pourtant, Monsieur, vous venez de nous démontrer que le sujet n'est point épuisé. L'abondance et la sûreté de vos recherches, la richesse de vos observations, l'originalité de la mise en œuvre qui éclate jusque dans votre admiration exclusive pour le passé de notre province, tout cela est bien fait pour nous instruire encore, et nous émouvoir.

En prenant place dans nos rangs, vous pourrez en parler encore sans crainte de jamais nous lasser. N'en est-il pas d'ailleurs de ce visage aimé du pays natal, du nôtre surtout, comme de cet autre cher visage chanté par un poète, dont je n'ai retenu que ces vers :

*Plus je sens ta présence, et plus tu me révéles
A chaque heure du jour tant de beautés nouvelles,
Qu'il me semble te voir pour la première fois.*

L'Académie s'associe donc, de grand cœur, à l'hommage qu'au début de votre discours vous avez rendu aux maîtres qui vous ont enseigné et fait aimer la Géographie et l'Histoire. La Savoie y a gagné un apologiste de plus et notre Compagnie un érudit et un lettré dont elle compte tirer grand profit.

De la configuration du sol, objet de vos premières études, vous avez été amené à celle de la race, ou plutôt des races qui, par suite d'anciennes migrations et de continuels greffages, s'y sont successivement acclimatées.

Heureux greffages ! hybridations fécondes ! car il nous a été donné de constater, ne fût-ce que dans nos rangs, que les Savoyards d'adoption, qu'ils viennent des bords du Rhône, de la Lorraine ou des Monts cevenols, comptent parmi les plus utiles serviteurs de notre province.

Notre sol aurait-il cette vertu particulière d'infuser ainsi sa propre substance dans tout ce qui vient s'y transplanter ? je ne sais ; mais pendant près de vingt années, les moins inutiles peut-être de ma vie, j'ai fait le vigneron, et pour obéir à la mode comme aux nécessités d'alors, j'ai planté nombre de cépages étrangers qui devaient régénérer mon vignoble.

Notre terre toujours hospitalière a fait bon accueil aux nouveaux venus, et maintenant, si chacun de ces cépages a gardé sa structure primitive, le vin qu'ils me donnent est le même que celui qui de tout temps a garni mon cellier. Même saveur, même parfum, avec cette âpreté saine et vigoureuse que nos paysans appellent la pointe... la pointe, cette caractéristique de notre vieux terroir, et que, par les voies sympathiques, notre vin communique tout naturellement à l'esprit de ceux qui lui font honneur.

Dans ces quelques réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture de votre discours, on peut bien se douter qu'il y a quelque chose pour vous.

Votre nom patronymique appartient à l'histoire de deux provinces.

Avant que François de Regnauld fût venu s'établir dans les Etats du duc de Savoie, et en ce temps-là il n'y avait qu'à franchir le Rhône, son nom, depuis un temps immémorial, figurait parmi les plus illustres de la grande cité lyonnaise, et son prestige d'ailleurs s'y est maintenu jusqu'à ce jour, en même temps qu'il grandissait en Savoie.

Vers la même époque, c'était en 1507, les Regnauld s'alliaient à la vieille famille lyonnaise des Pérouse, dont un descendant, encore une précieuse recrue pour nous, se trouve parmi ceux qui ont le plaisir de vous recevoir aujourd'hui.

Mais vous n'avez pas, Monsieur, que d'antiques origines lyonnaises. Voici qu'au nom des Regnauld s'ajoute celui des Lannoy qui appartient à une très illustre maison prin-

cière des Flandres ; c'est le texte même de l'impeccable et sévère Armorial.

Vous nous arrivez donc, Monsieur, et en fort brillant équipage, de deux provinces dont l'une est assez éloignée ; n'empêche : depuis que François de Regnauld est venu s'établir en Savoie, plus de quatre siècles se sont écoulés et c'est un peu plus qu'il ne faut pour former une lignée de bons et loyaux Savoyards, dans un pays où, comme nous l'avons remarqué, on le devient du premier coup.

Je ne m'étonne donc pas de ce que, dans l'esquisse du Savoyard, votre crayon ait tracé de lui une si fière silhouette. Vous n'avez pour cela qu'à porter vos regards sur les portraits qui garnissent les murs de votre demeure ancestrale.

Là, vous avez pu aligner toute une série de hauts magistrats, de syndics de Chambéry et vaillants hommes de guerre, au milieu desquels un abbé mîtré et un gouverneur du prince de Carignan font assez grande figure. Ces portraits, je ne sais si vous les avez tous, mais le souvenir de ces hommes de bien, serviteurs passionnés de leurs princes et de leur pays, demeure et sera toujours pour vous le meilleur des enseignements.

Dans votre salon de Bissy, j'ai vu en place d'honneur le portrait de votre père.

C'était un homme d'une vaste intelligence, dont la noble simplicité égalait le caractère, et chez lequel, aux plus hautes vertus militaires, s'alliait la passion des découvertes lointaines qui devaient être si utiles à son pays.

Sa carte de l'Afrique est demeurée la meilleure qui ait été faite, et la médaille d'or, si rarement décernée par la Société de Géographie, en a été la juste récompense.

Votre père, Monsieur, vous avait tracé la voie, et nous vous voyons maniant à votre tour, et avec un égal bonheur, l'épée et l'alidade.

De 1907 à 1911 le Service Géographique vous confie la révision de la carte d'Etat-Major en Savoie. Entre temps des missions délicates vous sont confiées : l'Allemagne, l'Autriche, la Russie, le Japon, la Chine reçoivent tour à tour votre visite.

Puis vient la guerre, au cours de laquelle, après une grave brûlure par pétrole enflammé dans la tranchée de Calonne et la cruelle maladie qui s'ensuivit, vous êtes affecté au Service cartographique de la VI^e Armée. Dans les postes d'observations les plus exposés, sous le feu des mitrailleuses, vous exécutez de nombreuses vues panoramiques, et, sur quelque partie du front que vous soyez, par la direction éclairée que vous avez su imprimer au service dont vous étiez chargé, vous avez rendu les plus précieux services.

Je ne fais que reproduire une citation ; d'autres parlent de votre énergie, de votre courage, de votre dévouement, et j'ai remarqué que, pour les aligner sur votre livret matricule, on avait dû en supplémenter les pages.

Après cela, je crois superflu de rappeler vos autres travaux géographiques ou de critique historique. La plupart intéressent la Savoie et ils sont d'ailleurs entre toutes les mains.

Dans la lignée que je viens d'esquisser à grands traits, il y aurait matière pour l'étude d'un beau caractère savoyard. Votre modestie ne pouvait le chercher là, et il vous a plu de nous le peindre non point perfectionné par l'esprit chevaleresque, mais tel que la nature et le sol l'ont façonné.

En vous lisant, il me semblait entendre ces beaux vers de notre confrère et ami Amé d'Oncieu de la Bâtie, et que j'ai retenus en souvenir d'une agréable collaboration :

*Nous habitons, mon brave, une terre très haute,
Et vous rentrez déjà la récolte chez vous
Qu'à peine nos épis commencent d'être roux.
Il faut le soleil d'août pour que le blé mûrisse,
Tant la vallée est âpre et mauvaise nourrice,
Mais il est bien à nous le blé que nous semons
Et le pain qu'on en fait, ce pain noir nous l'aimons !
Car il est d'autant plus savoureux qu'on le gagne ;
Et l'appétit ne manque pas dans la montagne
A ceux qui couchés tôt, levés avant le jour,
Cultivent cette terre ingrate avec amour !
Ah ! vous ne savez pas, vous autres, gens des plaines,
Où les brouillards malsains et maussades se traînent,*

*Combien cet air subtil qui souffle sur nos monts
Mieux que le vôtre inonde et gonfle les poumons !
Sans doute l'on entend de près le cri des aigles ;
Et le vent du Piémont qui fait verser les seigles
A passé sur la neige et comme elle il est froid ;...
Restez chez vous, mon cher, vous seriez à l'étroit
Parmi nos défilés escarpés et sauvages :
Nous seuls pouvons y vivre, et nos plus longs voyages
Nous laissent dans les yeux cet horizon fermé,
Où nos pères sont morts, où leur race a germé !*

Eh bien, ce montagnard arrogant et magnifique, vous avez trouvé le moyen de le magnifier encore, et vous en faites un tel personnage que, dans l'impossibilité où je me trouve de renchérir, je m'en tiendrai à votre appréciation.

Certes, je pourrais ergoter, en pure perte d'ailleurs, et c'est bien un peu aussi dans le caractère savoyard. Cicéron jadis s'indignait contre les Allobroges, qui de son temps, paraît-il, remplissaient les prétoires de Rome de leurs réclamations.

Jalousie de métier, je pense, car les habitants de nos vallées, qui ont toujours eu le souci du beau langage, ont en général la langue assez bien pendue. Quant à moi, qui depuis longtemps ai quitté la robe d'avocat, je préfère dire Amen à tout ce que vous-même avez si bien dit.

Il n'est personne d'ailleurs ici qui n'adhère à ce qu'il vous a plu de nous faire entendre. Car toutes les belles qualités que vous avez prêtées à la race savoyarde, sont des qualités bien françaises.

En plus de ces avantages, le Savoyard a celui d'une mémoire fidèle — et tous les grands souvenirs de son histoire nationale lui resteront toujours chers. — Soyez donc remercié, Monsieur, de les avoir rappelés une fois de plus, ne fût-ce que pour en faire un nouvel hommage à la France, car cette fidélité à notre passé lui est le garant le plus sûr de notre fidélité dans l'avenir.

Le Gérant : J. GUÉLARD.

CHAMBÉRY — IMPRIMERIES RÉUNIES, 3. RUE LAMARTINE.

